

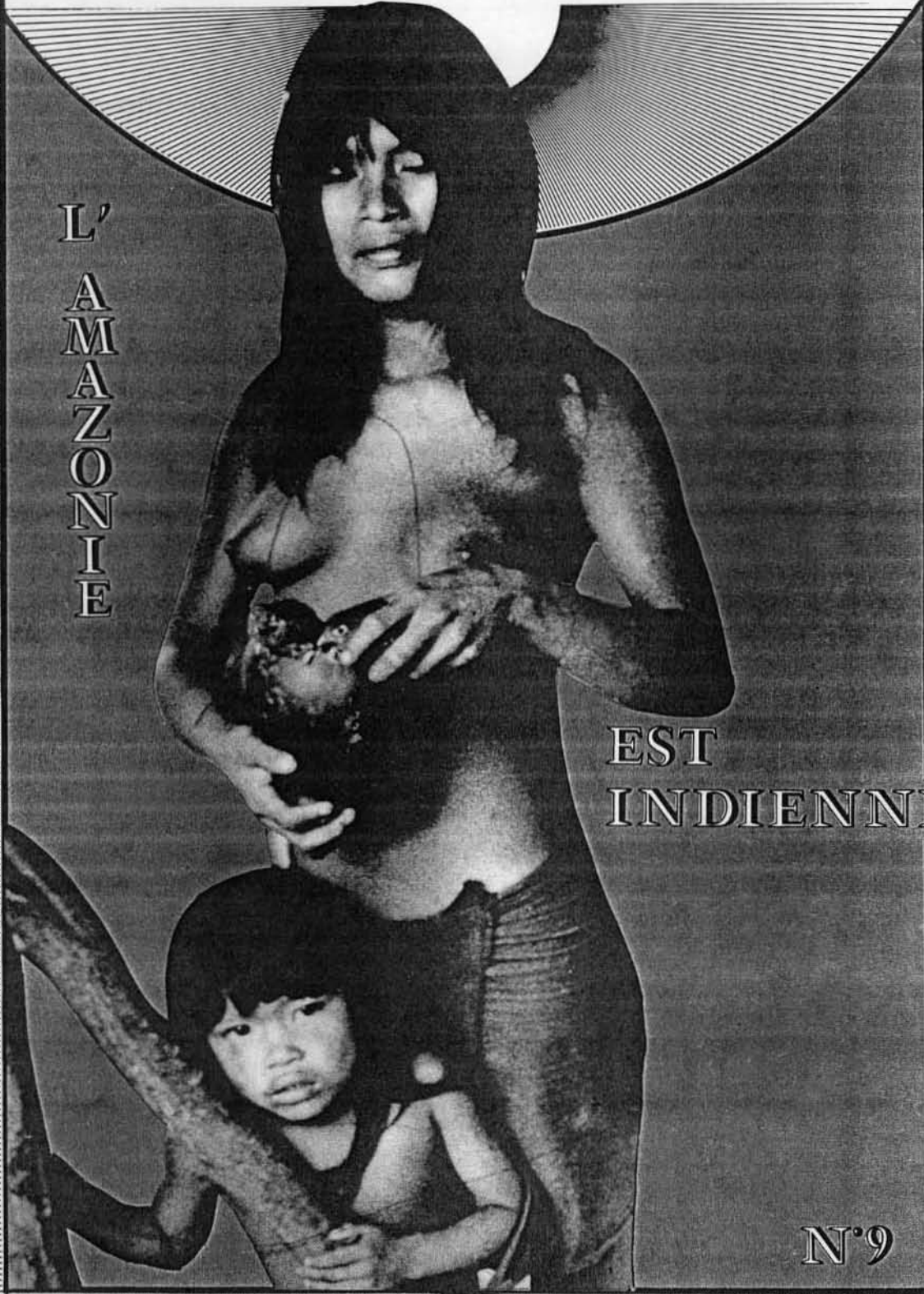
NITASSINAN

NOTRE TERRE

L'AMAZONIE

EST
INDIENNE

N°9



NITASSINAN N°9 (4° trimestre 1986)

Publication trimestrielle du C.S.I.A.: Comité de Soutien aux Indiens des Amériques.

Adresse: C.S.I.A./BP 110-08 75 363 PARIS cedex 08

Directeur de Publication: Marcel Canton

Dépôt Légal: 4° trimestre - N° ISSN: 0758-6000

N° Commission Paritaire: 666 59

Rédaction-Composition: Marcel Canton - Henri Manguy - Pascal Kieger

Traductions: Jacqueline Curtelin - Patrick Decloitre - Teresa Da Cruz

Catherine Fridey - Catherine Noblet - Agnès Pinaud - M.Hélène Saysset

Nous tenons à remercier tout particulièrement notre cher ami Dominique Kerbaol pour l'aide décisive qu'ont représenté son importante contribution documentaire (notamment photographique) et les éléments d'information récente qu'il a su nous faire partager.



**SOUTENEZ
NOTRE ACTION**

ABONNEZ-VOUS!

ASSOCIATION LOI 1901 (A BUT NON LUCRATIF), LE COMITE DE SOUTIEN AUX INDIENS D'AMERIQUE EDITE UNE REVUE ENTIEREMENT AUTO-FINANCEE: NITASSINAN NE PEUT COMPTER QUE SUR L'ASSIDUITE DE SES LECTEURS ... ET ABONNES.

NOUS SERIONS EN OUTRE TRES HEUREUX ET TRES SOULAGES DE RECEVOIR QUELQUES OFFRES GRATUITES DE DACTYLOGRAPHIE AVEC JUSTIFICATION A DROITE... POUR L'AVENIR DE "NITASSINAN", MERCI...

avant - propos

Si, financièrement, nous pouvons avec ce numéro nous lancer dans notre 3^e année de Travail Total -y compris de diffusion, le plus ingrat-, c'est essentiellement grâce à l'intérêt, à l'amitié aussi, de ces quelques dizaines de lecteurs fidèles qui viennent de se réabonner alors même que nous comptons beaucoup sur eux... Si le temps et l'énergie manquent parfois à "Nitassinan" pour répondre plus rapidement et plus longuement à leur précieux courrier, qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de toute notre affectueuse estime...

Voici un dossier dont nous avons longtemps remis la présentation, tant nous avons à coeur de le réaliser au mieux: nous avons voulu réunir les meilleurs éléments susceptibles non seulement de vous informer, mais en outre de vous sensibiliser durablement à l'ultime intensification des crimes qui se perpétuent en Amazonie contre les dernières composantes de l'Humanité la plus fondamentale... Puisse-t-elle nous venir enfin, cette révélation collective qui nous permettra de réaliser qu'une culture peut s'évaluer bien plus à sa longévité qu'à son exclusive technicité!

Espérant que vous apprécierez nos efforts visant également à une meilleure présentation d'ensemble, nous vous souhaitons une bonne et longue lecture.

M.C.

SOMMAIRE

	<u>PAGES:</u>
LA SUBSISTANCE TRANQUILLE -Répartition ethnique-	3
LA MORT APPRIVOISEE (Rite Bororo)	8
LE CURARE EN PLUS	11
DE COLOMB A RONDON	13
"NOUS, HABITANTS DE L'AMAZONIE PERUVIENNE"	14
L'ERE SANGLANTE DU CAOUTCHOUC	22
L'OEUVRE MISSIONNAIRE DES SALESIENS	26
MUTATION FORCEE DU REGIME ALIMENTAIRE	31
LES MINES, DES CHIFFRES	32
PROCHES DE LA SOLUTION FINALE! -Bibliographie-	34
CINEMA?	36
INFORMATIONS A PROPOS DE LEONARD PELTIER ET DENNIS BANKS	38
LIVRE:"Moi, Rigoberta Menchu" - POESIE de John Trudell	43
NOUVEAU: 30 badges "Nitassinan"! - EN BREF	47
PARUTIONS ANTERIEURES ET PROCHAINE - (RE)ABONNEMENTS ET COMMANDES	49
<i>LES DEUX GRANDS ET BEAUX DESSINS DE DANIEL CANTON ET ALAIN GOUTAL SONT EXCLUSIFS! Merci!</i>	



"Enfer" pour les Autres, la forêt demeure bien pour les Uns le monde de

LA SUBSISTANCE TRANQUILLE

Cerner, quadriller, réduire et défigurer l'écosystème amazonien, c'est le condamner à court terme et, chacun doit le savoir, il s'agit là d'une condamnation aux conséquences catastrophiques puisqu'immanquablement c'est l'équilibre climatologique -donc l'économie- de toute la planète qui, tôt ou tard, se verra remis en question. Faut-il le rappeler? L'Amazonie, ce n'est pas rien: 7 millions de km² verdoyants et grouillants de vie sur une artère d'eau si longue qu'elle recueille plus de 1000 affluents et que, de sa source à son embouchure, on l'a officiellement baptisée plusieurs fois: "Maranon", de sa source au confluent avec l'Apurimac, "Solimoes" pour son cours moyen, et "Amazone", de Manaus à son embouchure: 7000 km depuis la source de l'Apurimac! A Obidos, malgré une profondeur originelle de plus de 130m, cette eau file à 12 km/h; à un millier de kilomètres de l'embouchure, elle s'étale déjà sur une largeur de 80 km, venant apporter à l'océan 200 000 m³ d'eau par seconde... Une puissance peu tranquille en outre, puisque son niveau peut s'élever de 20 m en 4 ou 5 heures, noyant soudain des milliers de kilomètres carrés... Mais une puissance fort précaire, cependant car les spécialistes honnêtes et clairvoyants ne cessent de le répéter: l'eau et la forêt ne font qu'un; couper les arbres à blanc, c'est "couper l'eau", c'est à dire condamner à la désertification une forêt de 500 millions d'ha, riche de 50 000 espèces végétales et 8 000 animales; riche aussi de ces quelques 100 ou 60 mille êtres humains -ils furent plusieurs millions!- auxquels elle permet encore de vivre en parfaite harmonie économique et sociale, et cela, non pas "hors du Temps", mais hors du nôtre et au centre du leur que nous méconnaissons parfaitement.

profonde symbiose...

Partout, une profonde symbiose entre l'homme, son groupe, et son environnement naturel ; même symbiose pareillement menacée par le "Progrès" que sous d'autres latitudes, "indiennes" ou non. Et pourtant, quelle diversité ethnique ! Compliquée encore par une extraordinaire mouvance, l'"oeuvre ethnologique" semble finalement se satisfaire d'une "classification" linguistique non exhaustive d'environ 140 groupes tribaux en :

- Arawak (Sud du Mato Grosso et frontières Colombie/Brésil)
- Tupi (Mato Grosso et Maranhao)
- Macro-je (Sud, plateau central et Maranhao)
- Karib (dans tout le bassin)
- Pano (frontière Pérou/Brésil et dans l'Ouest)
- Kiriana (les moins nombreux)



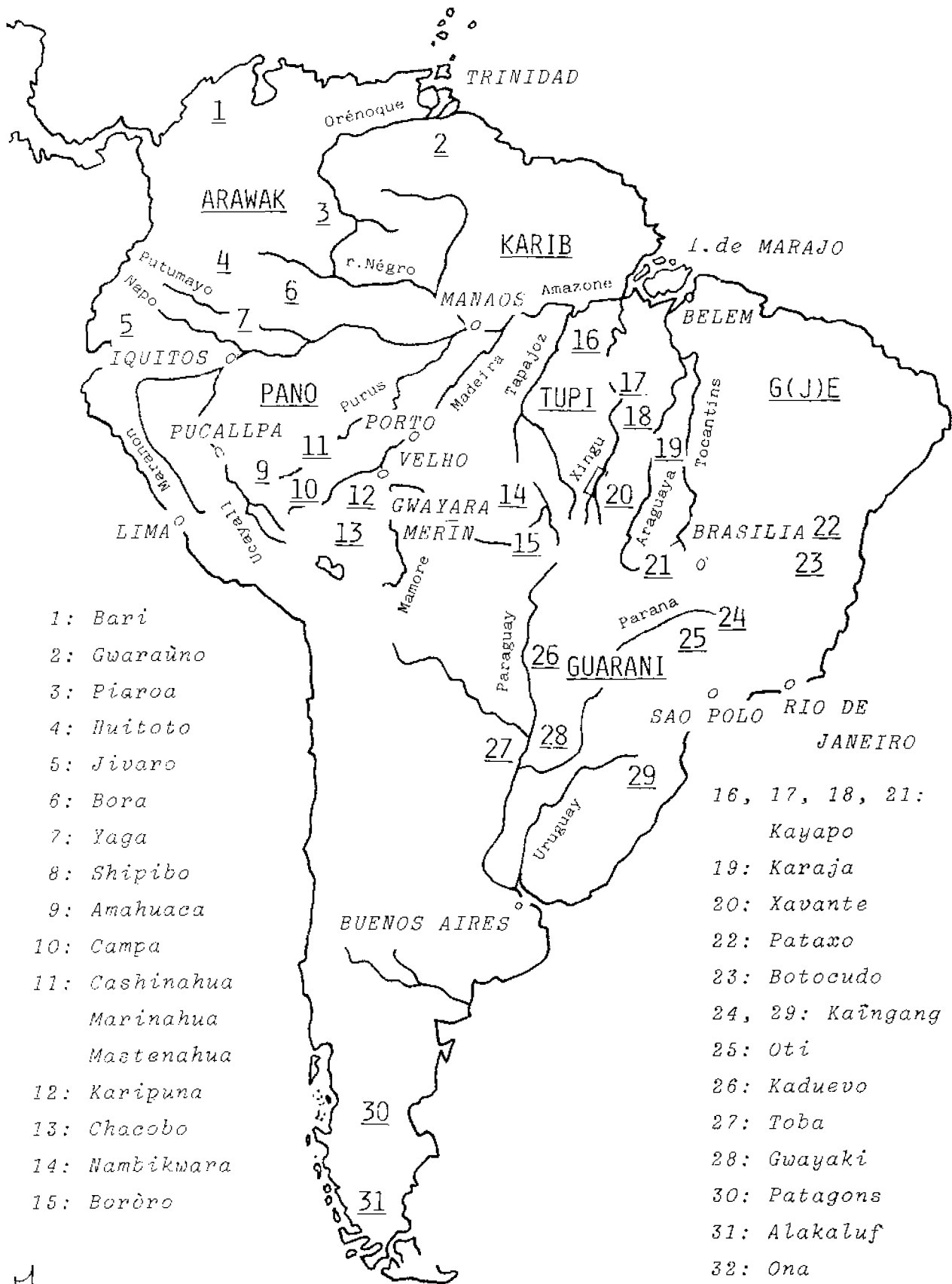
Marcel Canton

parfois épargnée

Si l'Amazonie est indienne, elle ne se limite plus guère aujourd'hui qu'à l'existence de plus en plus menacée de quelques "parcs" en principe protégés :

- Xingu (3 millions d'ha, Mato Grosso)
- Aragwaya (2 millions d'ha, Goias)
- Tumucumac (2,8 millions d'ha, Para)
- Aripuana (1,7 millions d'ha, Mato grosso)
- Yanomami (2,2 millions d'ha, roraïma).

répartition ethnique



- | | |
|--|---------------------------|
| 1: Bari | |
| 2: Gwaraüno | |
| 3: Piaroa | |
| 4: Iuitoto | |
| 5: Jivaro | |
| 6: Bora | |
| 7: Yaga | |
| 8: Shipibo | |
| 9: Amahuaca | |
| 10: Campa | |
| 11: Cashinahua
Marinahua
Mastenhua | |
| 12: Karipuna | |
| 13: Chacobo | |
| 14: Nambikwara | |
| 15: Bororo | |
| | 16, 17, 18, 21:
Kayapo |
| | 19: Karaja |
| | 20: Xavante |
| | 22: Pataxo |
| | 23: Botocudo |
| | 24, 29: Kaingang |
| | 25: Oti |
| | 26: Kaduevo |
| | 27: Toba |
| | 28: Gwayaki |
| | 30: Patagons |
| | 31: Alakaluf |
| | 32: Ona |

Perpétuer, de toute évidence,
un "idéal de vie"...

Malgré les massacres innombrables , les déportations, les tortures physiques et psychologiques des missionnaires, malgré le danger d' ethnocide définitif que représente la dispense d'un "enseignement minimal", malgré nos gadgets et le TOURISME avide de s'insinuer plus loin, malgré le piège de l'assistance-dépendance , il est aujourd'hui encore, sur cette terre, sur leur Terre, des humains et leur Peuple qui ne vivent que pour SUBSISTER, perpétuant avec minutie des techniques et des relations de subsistance assurant de toute évidence un "idéal de vie".

équilibre harmonieux

C'est commettre une grave erreur de jugement que de considérer les peuples indiens de la forêt amazonienne comme étant des vestiges défavorisés de civilisations archaïques, dépassées, en retard. Il leur a très certainement fallu des dizaines de milliers d'années d'évolution pour découvrir et améliorer par l'expérience les éléments de leur art de vie et de vivre ensemble. S'étant trouvé un équilibre harmonieux en même temps qu'un mode de vie adapté au mieux aux ressources qui les entourent, pourquoi devraient-ils vivre autrement et, en l'occurrence, apprendre à désirer puis endurer la société de consommation ? Cette dernière est-elle tellement certaine de sa réussite et surtout d'avoir un avenir ? Il faut véritablement avoir de solides raisons - économiques, politiques ou touristiques pour juger sans droit et de façon aussi illogique ces sociétés indigènes.

Tirer le meilleur parti de son milieu et de ne pas le détruire afin de se perpétuer de façon prospère : dans NITAS-SINAN n°4, consacré aux Indiens de "Guyane Française" nous avons déjà exposé les grands composants de cette économie sylvestre. Elle consiste en un semi-nomadisme nécessité par le simple fait que les ressources naturelles ne sont pas inépuisables et qu'il leur faut un certain délai pour se renouveler. La notion de semi-nomadisme implique bien sûr celle de territoire qui est fondamentale. Ainsi les Yanomami ne pourraient-ils survivre si leur territoire de 65 000 km² était sans cesse amputé. Ce territoire, géré de façon rationnelle ne peut non plus être



échangé, car il a par ailleurs valeur de mémoire collective. Pêche et chasse pour les hommes, jardinage et tâches domestiques pour les femmes ; droits et devoirs pour tous étroitement liés, l'économique et le social perpétuent les mêmes équilibres.



La pêche est quotidienne ; elle se pratique tantôt au "barbasco" - ces lianes dont la sève asphyxie les poissons - tantôt à l'arc, tantôt au harpon pour le gros ou le caïman. La chasse est beaucoup moins fréquente : elle est un drame vécu entre le chasseur et l'animal et revêt donc plus une fonction psycho-rituelle qu'économique ; d'elle se nourrissent la plupart des mythes fondamentaux. En outre, la distribution de la viande rapportée met en oeuvre toutes les finesses de l'organisation sociale de la tribu. La chasse a elle aussi son "venin" : le curare - (cf p.11).

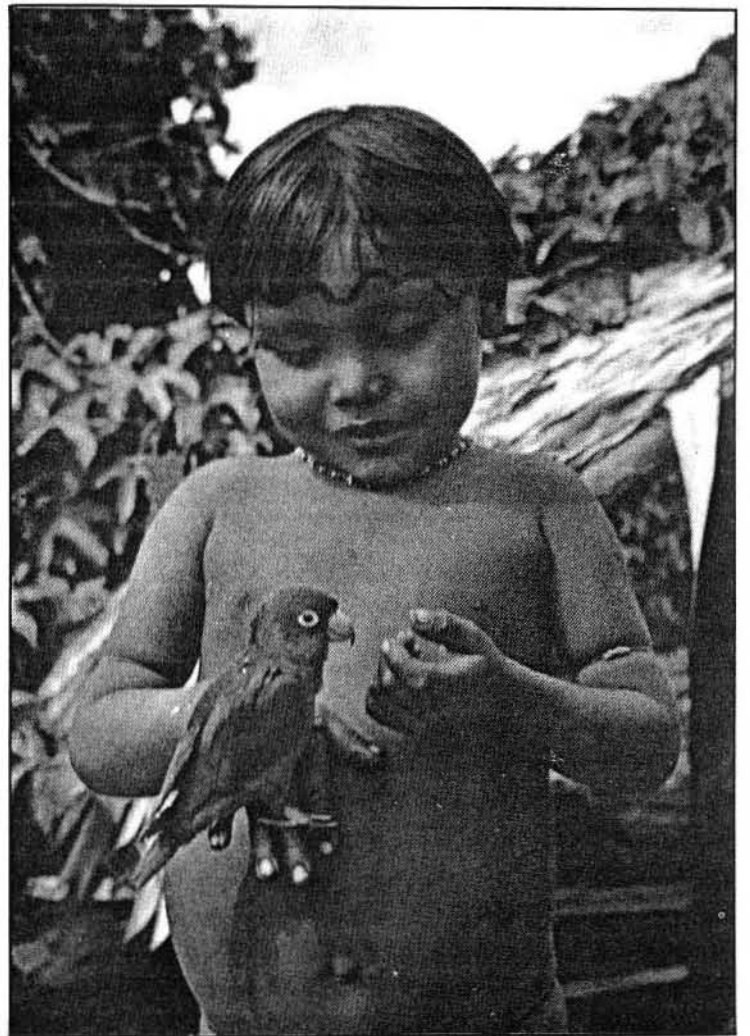
identité et vitalité

Autre équilibre, entre le collectif et l'individuel : en vue des cultures sur brûlis, des jardins sont défrichés collectivement en octobre-novembre, fin de la saison des pluies ; brûler les débris chassera les parasites et améliorera la qualité du sol. Chaque famille aura sa propre parcelle sur laquelle planter une bonne vingtaine d'espèces végétales ! Le manioc est quantitativement la plus importante. Ses galettes de farine sont quasiment un pain ; son jus, le "tucupi", longuement cuit car vénéneux, sert de base à la soupe "tacacà" ; sa feuille, "maniva", épice les viandes. Le "massato" est une bière de manioc doux. Un cousin : le tapioca, aux nombreuses variétés, qui donne le "beiju", un gâteau. Un régime alimentaire varié, riche de qualité et de saveur, précieux pour les activités qu'il implique.

Cela laisse encore beaucoup de temps pour le parler et le rire, le chant et la danse, la fête et les maquillages de rouge "urucu" et de noir "genipa" qui sont porteurs de symboles d'identité et de vitalité.

"L'homme y est infiniment moins isolé qu'il ne l'est en Occident (...). Je souffre de ce que les dernières civilisations qui en sont encore à ce stade, soient en voie de disparition rapide. Un des grands chagrins de ma vie d'homme est d'avoir assisté à l'agonie de tant de ces petites sociétés qui sont méprisées parce que, évaluées à l'aune de nos techniques, elles apparaissent comme méprisables, mais qui recèlent en réalité une valeur profonde, et dont la disparition représente certainement une très grande perte."

(Alfred Métraux)



LA MORT APPRIVOISEE !

"Tu vas vraiment très mal... Il n'est rien que je puisse faire pour toi..."

Si un Indien Borôro à l'agonie entend le Bari (Chaman) lui adresser ces paroles, alors il sait que son sort est fixé et que très vite il quittera le Monde des Vivants. Dès cet instant, le moribond va se préparer à la mort.

Les Borôro orientaux, ou Orarimogodogue, vivent dans la vallée du Rio Sao, depuis ses sources dans la zone est du Plateau Central du Mato Grosso, jusqu'à son confluent avec le fleuve Paraguay. Ils appartiennent au tronc ethnique Macro-jê.

Dès que la maladie s'aggrave, les parents rappellent le Chaman: examinant le malade étendu sur une natte ou sur un "pa" - sorte de couche -, il peut dire alors s'il va mourir ou non. Parfois, il prédit la durée en jours de l'agonie; dans ce cas, le malade ne s'alimente plus et, la mort approchant, son état physique se détériorant rapidement, ses parents lui peignent tout le corps de rouge de roucou - "urucu" - et le parent de plumes diverses. Comme pour les préparatifs de toutes les fêtes importantes, de longs chants vont accompagner les différentes phases de ce cérémonial complexe.

ET LA MORT VIENT

Lorsque la mort survient, on couvre le corps, afin que femmes et enfants n'aient pas à le voir. Cris et lamentations dans tout le village. Les proches se scarifient la peau à l'aide de coquillages affutés et laissent couler leur sang sur l'être cher qui vient de mourir. Cette scène se répète plusieurs fois tout au long de ce rituel funèbre.

Dans la "maloca" - maison collective - commence peu à peu à monter un chant lent et lancinant dont la cadence est marquée par le "bapo" - calebasse elliptique que l'on fait tourner en l'air -. Puis, un deuxième instrument, identique au premier, est saisi par la même personne. Pendant ce temps, on enveloppe le corps du mort dans une natte, le couvrant de tous ses objets personnels qui seront brûlés en fin de cérémonie. Dès que la nuit tombe, on l'amène sur la place centrale du village.



A ce moment, les "chefs" arborent déjà leurs "pariko" - grandes coiffes de plumes -. Tournés vers le couchant, ils jouent du rhombe et entonnent le grand chant "roia kurireu". Ce chant durera toute la nuit.

SEPULTURE

TEMPORAIRE

Dès que l'aube point, les jeunes préparent une fosse de 30 à 40 centimètres de profondeur sur la place du village, près du "baimannaguegeu". Les parents du défunt se serrent autour de lui, se lamentant et l'imprégnant de leur sang. Après cela, on l'amène vers la fosse où il sera inhumé à fleur de terre; les jours suivants, ses parents viendront à plusieurs reprises arroser sa sépulture avec de l'eau, afin de hâter la décomposition des tissus et leur décollement des os. C'est à ce moment là que commence véritablement le deuil des parents et des plus proches: se coupant des cheveux, ils s'en confectionnent une tresse appelée "ae" qu'ils conserveront. Tant que dure le deuil, leurs cheveux ne sont coupés ni devant ni derrière. Ils ne se peignent pas de roucou et les femmes portent le "kogu" - grande ceinture - et un nouveau "koddobie" - cache-sexe.



DERNIERE CHASSE

Partie intégrante des funérailles, une chasse de deux ou trois jours est organisée après l'enterrement. Un "aroettewaraare", autre chaman, invoque l'esprit du défunt pour savoir où trouver le gibier. Jusqu'à l'aube, un chant montera de la maison où a vécu le défunt, puis les hommes partiront à la chasse en son honneur. Ce que le "viaddo" - chasseur incarnant l'âme du défunt - rapporte est offert à sa famille et mangé par toute la communauté.



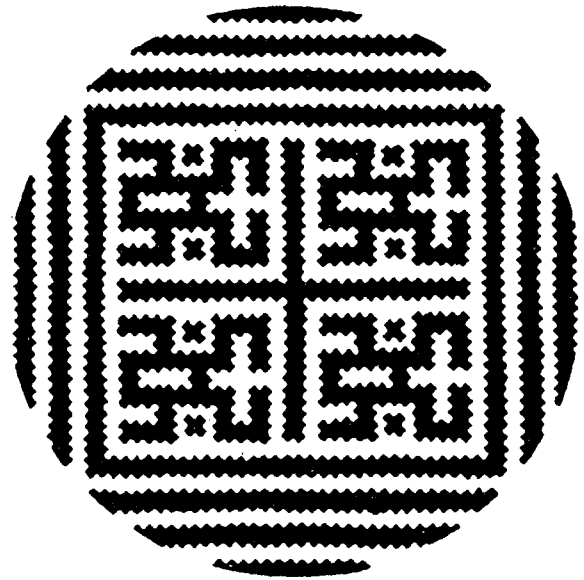
L'EXHUMATION

Après quinze jours de sépulture, les chants reprennent du crépuscule jusqu'à l'aube. Vers midi, les jeunes commencent un jeu appelé "mariddo": disposés en cercle, ils portent sur la tête un lourd faisceau de bois d'un demi-mètre de longueur. Il s'agit de garder son équilibre tout en dansant sur la cadence marquée par le "bapo". Rares sont ceux qui parviennent à faire ne serait-ce que quelques pas et, presque toujours, l'énorme masse de bois tombe parmi les rires des spectateurs. Ce jeu évoque un Indien de grande force qui pouvait danser ainsi durant des heures, maintenant le fardeau sur sa tête avec ses bras. Ce jeu paraît contraster avec le sérieux et la tristesse dans lesquels se déroulent les autres phases de la cérémonie...

000

Avec le crépuscule, les plaintes reprennent qui balaient la nuit sans aucune interruption. Afin de pouvoir lutter contre le sommeil et trouver assez de forces pour endurer ces longues heures d'incantations, les Orarimogodogue ont recours à diverses "plantes-médecines".

A l'aube, au chant du "Kiegue baregue" - oiseau matinal -, on exhume et on ouvre la natte funéraire. La dépouille est précautionneusement portée au bord de la rivière; les os sont séparés de la chair et lavés avec une apparente indifférence, puis placés dans une corbeille et portés au "baemanagueggu", là où toute la communauté attend et veille. A l'arrivée de la corbeille, on entame le chant "roia kurireu" et lorsqu'il est fini, les femmes sortent pour préparer le repas des "aroe" - âmes ou esprits -. Les hommes chantent alors à voix basse, jusqu'à ce que les femmes déposent à la porte ce qu'elles ont préparé. Ceux-ci mangent en silence, et on sort le crâne de la corbeille afin de commencer à le peindre au roucou, le dissimulant sous des plumes pour que les femmes ne le voient pas. Car à ce moment elles entrent à leur tour et entament le chant "roia mugureu" pendant que le "viaddo" finit de parer le crâne avec les plumes et que les parents font de même avec le koddô - panier -. A un moment bien précis surviennent de nouvelles scarifications. A la fin de ce chant, entre le "aroettawaraare" qui appelle le représentant de l'esprit du défunt pour lui offrir le "repas des âmes"; tous deux mangent après avoir placé un peu d'aliments sur le crâne qui est là, avec eux. Puis monte le chant "xibae ettawaddo", suivi de la partie finale du "roia mugureu"... Bien cachés derrière une natte,



des hommes viennent de finir de peindre de roucou tous les os, dont les plus grands sont parés de plumes et qui sont enfermés dans la corbeille. Elle va rester ainsi deux ou trois jours dans l'habitation des parents, jusqu'à ce que l'un d'eux, un après-midi, la prenne sur son dos et, à pas lents, suivi de tous les membres de la tribu, l'amène à la cabane du défunt où on la suspend à un pieu. Entre temps, un "boe eimigera" - ou "chef" - a entonné le "marenaruie" puis le "jure dogue".

CONFIE A LA RIVIERE

Un matin bien déterminé, le viaddo, accompagné des parents du mort, prend la corbeille et l'amène à la rivière, à un endroit également bien déterminé, là où les eaux sont les plus profondes, et l'y dépose en l'amarrant sur le fond à l'aide d'un pieu dont l'extrémité est apparente. Cet endroit, ou cette lagune, est "aroe iao", la "demeure des esprits".

Pendant tout le temps qu'ont duré ces funérailles, les membres de la communauté n'ont cessé de se parer, de se peindre le corps - spécialement la tête - à l'aide de produits et ornements préparés de longue date. Certains se fixeront sur le corps des plumes multicolores appliquées avec la résine "kiddoguru" et portées ainsi durant plusieurs journées consécutives. Plusieurs semaines après ces funérailles, hommes et femmes portent encore certaines de ces parures.

(*) "Revista de Atualidade Indigena" 1977

Trad. M. Hélène Sayssset

LE CURARE EN PLUS

Le curare est un "poison" d'origine végétale qui a la consistance d'un goudron et une saveur amère. Ce mot est peut-être issu du "TUPI-UIRARI", mais les Indiens KACHUY-ANA l'appellent "Kamani". Il est préparé par quelques tribus des régions montagneuses et forestières d'Amérique équatoriale.

"DECOUVRIR"...

ET MECONNAITRE

Von Humboldt a pu assister en 1799, à Esmeralda dans le Haut Orénoque, à la préparation du curare qu'il retrace avec une grande minutie. Martins, en "explorant" les rives du fleuve Japura en 1817, a mené la même étude, identifiant et recueillant les plantes utilisées. En fait, c'était Felipe Fontana qui, dès 1781, avait appris au monde blanc les principales propriétés biologiques du curare. Son emploi en clinique fut tenté à plusieurs reprises à des fins physiologiques et chimiques (!), mais ce n'est qu'en 1942 qu'on l'utilisa comme anesthésique partiel. Depuis, les études et les recherches sur ce "poison" se sont rapidement intensifiées (traitement du tétanos, de la rage, etc).

Pour E. Biocca, qui fut directeur de l'Institut de Parasitologie de Rome, la préparation indienne du curare était "la plus évidente démonstration du génie de ces peuples".

"NAM" MYSTERE

Toutes les tribus du Brésil n'emploient pas couramment le curare, et son secret n'est connu que d'une minorité de chaque groupe. Il est totalement ignoré des femmes et des jeunes enfants. Longtemps caché aux explorateurs, il n'est qu'à peine entrevu par les biologistes et les chimistes pour qui il demeura entouré de "mystères et de légendes".



Ce sont les Indiens MAKU, du Haut Fleuve Noir, qui connaissent peut-être le mieux ce qu'ils nomment le "Nam". La plante qu'ils désignent comme étant la plus active est "Nam-Miôn-tê". Connaissant parfaitement toutes les plantes de la forêt et ce qu'elles

peuvent leur apporter, ces nomades préparent leur curare avec une étonnante habileté. Ils préparent ainsi de petites flèches lancées avec la sarbacane, ou des grandes, pour une chasse à plus longue portée, lancées avec l'arc.

BONNE RECETTE

En plus de grandes connaissances et de beaucoup d'expérience, ce travail de préparation demande au "maître du curare" - ou "Pajé", maître guérisseur - une infinie patience et de lourds sacrifices personnels dont des restrictions sexuelles ayant valeur de précautions. Préparer le curare, c'est donc mettre en pratique un rite complexe obéissant à des prescriptions et règles précises.

La préparation se fait généralement en deux phases: d'abord on extrait les principes actifs d'un arbuste et on les concentre lentement en les chauffant longuement. Ensuite, on y ajoute le suc d'une deuxième plante qui modifie la couleur et la consistance premières...

"KAMANI"

Le "cipo kamani" a des feuilles longues et velues, mais ce sont ses tubercules - "Kamani munu" - qui sont utilisés. Le préparateur en prépare toujours au-delà des besoins immédiats, afin de pouvoir en constituer des réserves mais aussi parce que l'essence végétale peut toujours s'avérer faible ou s'affaiblir dans maintes circonstances négatives. Les racines sélectionnées sont laissées à tremper dans l'eau du fleuve - tout comme le manioc - puis nettoyées parfaitement. Au bout de deux ou trois jours, quand elles sont bien ramollies, le préparateur les épluche, n'enlevant que la pelure extérieure, car c'est l'entre-peau, la deuxième, qui, contenant l'essence vénéneuse, sera rapée. C'est alors le "kaman-virchwich-mëtohu", gardé emballé dans une feuille de "murumuru" jusqu'à son utilisation.

Quand survient la *phase lunaire propice*, la préparation proprement dite peut commencer.

Le préparateur entre dans la "case kamani" et n'en sortira que son oeuvre achevée... C'est à dire au moins trois jours après. La peau préalablement rapée est sortie de son emballage protecteur puis déposée dans un récipient d'eau propre où la faire infuser. Selon le degré d'évaporation, de l'eau est ou non ajoutée. Ensuite on verse le contenu dans un fin tamis de tresses afin de garder le produit de la première ébullition. Remise sur le feu, elle y restera trois jours de suite envi-



ron. Durant cette seconde phase d'ébullition, d'autres ingrédients y sont ajoutés: dents, arachnides, serpents "surucucu" et "jararaca", etc, afin d'augmenter la puissance de la potion. L'essentiel à ajouter semble bien être la "watwa ikinëre", tige de "jacaretinga", non vénéneuse, mais apportant des principes condensateurs venant faire épaissir la préparation trop liquide du kamani. Cet ajout se prolonge jusqu'à obtenir la consistance du miel de cannes; on peut alors apporter une dernière modification, une gomme un peu collante, afin que la boulette de kamani adhère bien à la pointe des flèches. Celles-ci sont alignées sur les éclisses molles de "caranai" et garnies de curare à l'aide d'une sorte de pinceau fait de barbes de guariba - itu-ihatchi -.

rites ou...

PRECAUTIONS

Le kamani bien préparé ne perd aucunement sa force létale en vieillissant. Les Indiens disent même qu'ils le conservent plusieurs années! Pour le tester, ils lèchent la pointe des flèches: le curare doit alors avoir un goût amer, brulant un peu la langue, mais ne causant aucun mal au "dégustateur"; en effet, si son action au contact du sang ou d'une plaie est foudroyante, il est par contre inoffensif pour l'estomac et les intestins. L'animal atteint par une de ces flèches s'immobilisera progressivement, le coeur étant le dernier muscle à résister à cette action.

ETRE "PIAZDE"

Les Kachuyana entourent cette préparation de maintes précautions allant de la collecte des ingrédients et des récipients au choix de la case - la plus éloignée, mais pas trop -. Seuls les hommes "piazdë", sous abstinence sexuelle, y entrent. On prend toujours un récipient neuf. A la fin, la "bouilloire kamani" sera toujours détruite et enterrée... Sages précautions, car les pieds se promènent couramment avec de multiples petites égratignures.

Il y a une "saison du curare": les premiers mois de l'"hiver amazonien" - janvier et février - sont les plus propices; car c'est à cette époque que les plantes utilisées ont leur sève la plus concentrée; inévitablement enfin, on observe et on utilise l'influence de la lune.

(*)

Trad. de Teresa Da Cruz



DE COLOMB A RONDON

"LES INDIENS TUPINAMBA NE PUISENT EN AUCUNE FACON AUX SOURCES FANGEUSES -OU PLUTOT PESTILENTIELLES- D'OU DECOULENT TANT DE RUISSEAUX QUI RONGENT LES OS, SU-CENT LA MOELLE, ATTENUENT LE CORPS ET CONSUMENT L'ESPRIT: BREF, NOUS EMPOISONNENT ET FONT MOURIR EN EUROPE AVANT L'AGE: A SAVOIR LA DEFIANCE, L'AVARICE QUI EN PROCEDE, LES PROCES ET LES BROUILLERIES, L'ENVIE ET L'AMBITION. RIEN DE TOUT CELA NE LES TOURMENTE, ET ENCORE MOINS NE LES DOMINE OU LES PASSIONNE."

(JEAN DE LERY, 1557)

Il se peut fort bien, dit-on, que Jean Cabot ou Jean Cousin de Dieppes, en 1488, aient précédé Colomb dans sa "découverte" de ce qu'il croyait être les Indes occidentales...

1492: Le Gênois va devoir très vite déchanter...

1494: Traité Espagne/Portugal arbitré par le Pape.

1500 (2 avril): Cabral enrichit son roi Dom Manuel de la Terra da Vera Cruz.

1501-2: Americo Vespucci ouvre les côtes aux proscrits devenus colons chrétiens. Exploitation du "pau brasil", bois de teinture fort prisé sur les quais.

1507: Le cartographe Martin Waldseemuller différencie ce continent de l'Asie et le baptise "Amérique".

1532: Ouverture au Brésil de 15 fiefs féodaux héréditaires: les "capitanias" des donatarios. Hémorragie très rapide de sang indien aux roues des moulins à...sucre -non pas à minerai aurifère...

1537: "Veritas ipsa", la Bulle interdit l'esclavage indien, les planteurs intensifient la traite des noirs.

1542: Perdu par Pizzaro et dérivant sur le Grand Fleuve, Orellana rencontre les "Amazones, ces femmes très blanches et très grandes... robustes et vivant presque nues... arc et flèches à la main et combattant comme dix Indiens." Ce sont les Yaga, dont la terre d'eau et de marécages ne semble pas être l'El Dorado...

1549: Salvador de Bahia, première capitale brésilienne.

1555: Villegaignon fonde la France antarctique à l'embouchure du rio de Janeiro.

1560: Le portugais Mem de Sa refoule les français.

La colonisation va s'étendre dans les zones sud et nord-est(Sao Vicente et Sao Paulo); puis la Hollande et la France profitent des 60 années de domination du Portugal par l'Espagne: La Ravardière fonde Sao Luis do Maranhao (pour 3 ans), et la Hollande domine le "filon" sucrier de Pernambouc, Maurice de Nassau faisant "prosperer" Recife, mais...

1654: Les portugais ayant mené à bien la reconquête chasse les hollandais!

Alors que la concurrence sur la canne à sucre bat son plein, découverte d'or dans le Minas Gerais.

1703: Portugal et Angleterre traitent à Methuen; or et diamants vont combler nombre de caisses vides.

1777: 2° traité Espagne/Portugal pour l'extension du Brésil au Sud et à l'Ouest.

1763: Rio de Janeiro devient capitale.

1775: Nouvelle abolition de l'esclavage des Indiens...

1792: Tiradentes meurt écartelé après avoir durant 2 ans dirigé l'Inconfidencia Mineira, mouvement révolutionnaire indépendantiste contre l'ordre colonial.

1807: Avec l'arrivée de la famille royale portugaise venant de fuir devant Napoléon Rio se développe et prend du faste.

1808: Les ports brésiliens s'offrent au commerce anglais.

1815: Sous Joao VI, le Portugal devient "Royaume Uni du Portugal d'Algarve et du Brésil" et, 2 ans après, on enrayer la révolution républicaine de Recife.

1822: Après une période d'agitation intérieure au Portugal, le régent proclame l'indépendance du Brésil entérinée 3 ans après.

1840: Début du règne de 30 ans de Don Pedro II, correspondant de Victor Hugo, Pasteur et Renan...

1850: Fin de la traite des noirs capturés en Afrique (3 000 000 d'esclaves sur une population de 7 000 000 d'h.)

1871: "Lei do ventre livre": les enfants d'esclaves naissent libres.

1888 (13 mai): Abolition de l'esclavage après sa recrudescence (culture du café et immigration européenne).

1889 (15 novembre): Coup d'état militaire à idéologie positiviste; création d'une république de 20 états. Le Brésil s'étend encore jusqu'en 1905 avec le Barao Branco. Le cycle du caoutchouc bat son plein (Bahia se lance dans le cacao). L'Italie arrive à Sao Paulo qui s'industrialise à grand régime.

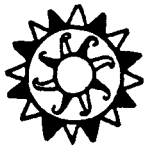
1910: Les "coroneis", puissants féodaux terriens ne cessent d'étendre leur pouvoir et s'y accrochent.

C'est alors que le Général Rondon - un laïque-, chargé de contacter et de pacifier les Nambikawaras, met en application ses idées positivistes en créant le S.P.I.: Service de Protection des Indiens (ancêtre de l'actuelle F.U.N.A.I.-voir page 74).

Nous, habitants indigènes de l'AMAZONIE PERUVIENNE

"Nous, habitants indigènes de l'Amazonie "péruvienne", considérons que les différents gouvernements du Pérou ont systématiquement ignoré notre existence, alors que nous sommes les plus qualifiés pour parler de notre milieu ambiant, et les mieux placés pour conduire son avenir en accord avec la double réalité des populations locales et de l'environnement naturel..."

Nous pensons donc que nous devrions être consultés en priorité sur les projets élaborés par le gouvernement pour l'Amazonie péruvienne. Depuis les temps les plus anciens, nos ancêtres ont montré leur aptitude à maintenir l'équilibre fragile de notre domaine amazonien, à l'heure actuelle détruit par les projets du gouvernement qui nous arrache notre terre et exploite ses ressources de manière irrationnelle.

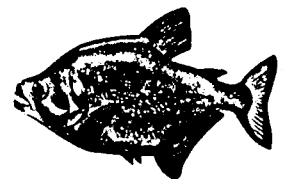


On peut nous considérer comme illettrés et non civilisés, nous sommes cependant les seuls à avoir su conserver et exploiter nos ressources sans jamais connaître la misère ou la faim. Nos difficultés ont commencé lorsque des personnes étrangères sont arrivées sur nos terres, limitant ainsi notre espace et nos ressources.

En dépit d'une absence absolue de soutien de la part du gouvernement, nous, peuples indigènes, tenons à promouvoir nous-mêmes notre développement, suivant l'exemple de nos frères Aguaruna et Huambisa qui vivent le long de la frontière équatorienne et qui, malgré l'invasion coloniale, ont fait fructifier leurs ressources agricoles, forestières et animales. Au contraire, les colons qui arrivent avec des aides de l'état n'ont jamais été capables d'assurer leur propre subsistance. L'état continue néanmoins à promouvoir sa politique de colonisation sur une grande échelle, pour "conquérir l'Amazonie", selon les termes de notre président.

LA TERRE ET LES RESSOURCES NATURELLES

La terre, fondement et garantie de notre survie



Pour nous, populations indigènes, la terre est une ressource vitale. Elle est à la fois le fondement et la garantie de notre survie. Elle nous aide à rester unis en groupes cohérents, à maintenir nos valeurs culturelles, nos formes traditionnelle d'économie et notre organisation sociale.

Tout au long de l'histoire du Pérou, depuis le début de la période coloniale, tout a été fait pour réduire notre territoire et en finir avec nous en tant que peuple. L'avènement de l'ère républicaine n'a rien changé à cette situation. C'est seulement au milieu de ce siècle que le Pérou a signé différents traités et accords internationaux et il existe dans le monde tant de textes concernant les droits de l'homme et les droits sociaux

que quelques répliques de ceux-ci ont commencé à surgir dans la législation nationale, tendant à reconnaître une existence légale aux populations indigènes.



LES LOIS AGRAIRES



1964 : Premier mandat du président Belaunde. Un décret concernant la réforme agraire ne modifie en rien la forme d'exploitation semi-féodale poursuivie par les haciendas et autres grandes exploitations terriennes de la côte et de la montagne. Pour la jungle, l'état se réserve des vastes étendues encore inexplorées et offre à la colonisation des territoires s'étendant sur 20 km de part et d'autre des routes construites avec des fonds publics.

1968 : Coup d'état militaire de tendance nationaliste mené par le Général Vélasco et nouvelle loi de réforme agraire. Cette loi favorise l'implantation de coopératives agricoles et de grandes entreprises capitalistes au détriment des petites exploitations paysannes. La jungle n'y est pas évoquée, ce qui signifie que la législation spécifique à l'Amazonie adoptée en 1909 sous la pression des exploitants d'hévéa est toujours en vigueur.

1974 : Dernière partie du mandat de Vélasco. La loi intitulée "Loi pour les communautés natives et la promotion agraire des régions de Haute et de Basse Amazonie" est promulguée. Elle ouvre une ère nouvelle pour les populations indigènes de la jungle, permettant leur reconnaissance légale en tant que communautés natives, occupantes en titre de leurs terres communautaires.

Cette loi interdit également l'implantation d'entités commerciales et favorise les populations déjà installées au lieu de donner l'avantage aux colons. Le développement de vastes propriétés terriennes est ainsi évité dans la jungle. Par contre, elle a le désavantage de donner le titre d'occupants légaux d'un territoire géographique donné à des populations justement considérées comme "communautés natives", mais appartenant à des groupes ethniques ou sociaux étendus, ayant jusque-là vécu dans une zone bien plus vaste et que ne limitait aucune frontière rigide. Le principe de territorialité appliqué aux populations indigènes se trouve ainsi violé. Ce principe garantissant nos droits fondamentaux, nous le revendiquons encore aujourd'hui.

1975 : Le Général Morales Bermudez remplace Vélasco. Au contraire de son prédécesseur, il tente de limiter les droits à la terre des petits paysans et des populations indigènes de la jungle. Un décret portant le même titre que la loi de 1974, signé en 1978, est toujours en vigueur. Ce décret profite aux compagnies d'exploitation du bois et aux vastes entreprises agro-industrielles. Il permet d'attribuer des zones forestières atteignant jusqu'à 200 000 hectares, tandis que les entreprises agro-industrielles reçoivent "les étendues dont elles ont besoin". Ces étendues empiètent souvent sur les propriétés indigènes, à moins qu'elles ne les englobent, ce qui a pour effet de priver les natifs de leurs ressources forestières.

agissements anticonstitutionnels

1980 : Arrivée au pouvoir de l'actuel président Belaunde. La politique agraire nationale continue de livrer aux entreprises capitalistes les ressources dont sont dépouillés les paysans et les indigènes. Un autre texte législatif vient renforcer le décret de 1978 et constitue un pas en arrière dans le développement historique des droits indigènes. Ces textes semblent considérer que seules de grandes entreprises peuvent concrétiser le développement de l'Amazonie, dénie aux indigènes la



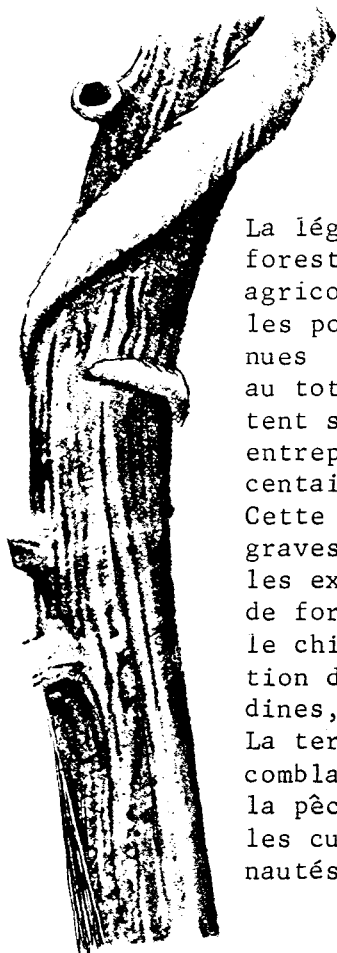
possession immémoriale de leur terre, s'entêtant à proclamer l'Amazonie région inhabitée. Ces textes protègent les groupes dominants, locaux ou étrangers, qui tirent leur richesses des ressources naturelles, sans prendre en compte l'exploitation de la main-d'oeuvre indigène ni la déprédation irréversible du fragile écosystème amazonien.



La loi actuelle permet d'attribuer aux grandes entreprises des terres non plus louées contractuellement, mais en toute propriété, ce qui va contre les normes constitutionnelles. En outre, non content de leur permettre de réaliser d'énormes bénéfices, le gouvernement les exempte d'impôt, leur construit des routes, des ouvrages hydroélectriques, et organise l'arrivée des colons pour la main-d'oeuvre.

LEGISLATION FORESTIERE ET CONSEQUENCES

La législation précédemment évoquée facilite l'octroi d'immenses zones forestières aux entreprises exploitant le bois. Comme pour les terres agricoles, les concessions accordées à ces sociétés viennent engloutir les possessions ancestrales des indigènes (les zones forestières reconnues comme appartenant légalement aux indigènes ne dépassent pas 2 % au total). Les baux forestiers, renouvelables tous les vingt ans, portent sur des étendues de 20 000 à 200 000 hectares. A l'heure actuelle, entreprises forestières et compagnies privées exploitent chacune des centaines de milliers d'hectares à l'intérieur même des Parcs Nationaux. Cette exploitation irrationnelle des ressources forestières cause de graves dommages aux populations ainsi qu'à l'écosystème amazonien. Selon les experts qui ont mené à bien des études minutieuses, 4 500 000 hectares de forêts ont déjà été détruits dans l'Amazonie péruvienne. On estime que le chiffre de 12 000 000 d'hectares sera atteint en l'an 2000. La destruction de ces forêts, situées sur les pentes orientales des montagnes andines, amènera l'érosion des sols et des altérations du cycle des pluies. La terre emportée par les eaux augmentera les sédiments des rivières, comblant peu à peu leur lit qui deviendra impropre à la navigation et à la pêche. Les inondations se multiplieront, submergeant et détruisant les cultures. Ces dernières années, un nombre sans cesse accru de communautés indigènes a subi les conséquences tragiques de ces inondations.



EXTINCTION DE LA FAUNE...



Les espèces animales qui vivaient dans les forêts aujourd'hui détruites disparaissent, ce qui prive les indigènes de leur principale source de protéines et aggrave leur degré de sous-alimentation.

ET DE LA FLORE

L'exploitation forestière étant sélective, les espèces les plus rentables sont menacées d'extinction. L'arbre appelé "ulcumano" a déjà totalement disparu dans la province d'Oxapampa.

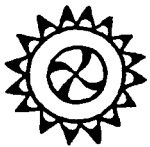
ZONES PROTEGEES...

Les zones protégées sont considérées par la loi comme ressources forestières. Elles sont à l'origine destinées à préserver la flore et la faune sauvages. Le Parc National Manu, situé dans les départements de Cuzco et Madre de Dios, est l'un des plus riches du monde et le plus vaste d'Amérique du Sud. La conservation de ses richesses botaniques et zoologiques est capitale. Il est peuplé d'environ 2000 de nos frères,

les Yaminahua, les Machiguenga et un groupe non encore identifié qui a choisi de vivre dans un isolement relatif. Cette population n'a aucun titre de propriété et sa situation est précaire : une compagnie pétrolière réclame ses terres, une route menace de couper le Parc National en deux tandis que le président forme le projet absurde de relier deux bassins aquifères de cette zone en creusant un canal.

EXPLOITATION DE LA MAIN-D'OEUVRE

Les salaires payés aux ouvriers forestiers, souvent indigènes, sont très bas. Ils sont fréquemment réglés en nature -et non en espèces- et les marchandises ainsi distribuées honteusement surévaluées.



CONQUETE DU PEROU PAR LES PERUVIENS



SUR UN TERRITOIRE DEPUIS TOUJOURS CONSIDERE COMME "INHABITE ET A CONQUERIR"... SEUL RECOURS, LA DROGUE.

L'Amazonie a toujours été considérée comme un territoire inhabité à conquérir. Il faut donc organiser l'occupation de ce territoire par les colons, l'exploitation des ressources naturelles et l'attribution des terres à des compagnies nationales, internationales ou privées.

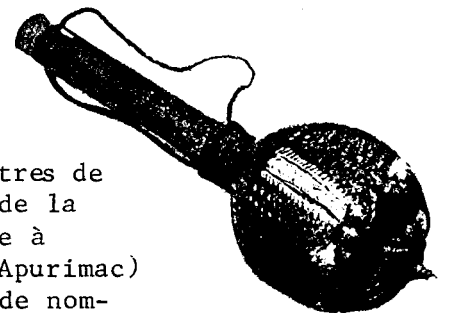
Le gouvernement pense remédier à ses difficultés économiques en favorisant l'exploitation des richesses de l'Amazonie et éviter les problèmes sociaux en y transférant les excédents d'une population à qui l'on présente cette opération comme un remède contre le chômage. Cette idéologie de conquête ignore totalement les droits et les besoins des peuples indigènes.

Les projets de colonisation, alimentés par des fonds internationaux, prévoient la construction de routes, de centres urbains, de complexes agro-industriels. L'industrialisation des récoltes transformerait l'Amazonie en "grenier" de la nation et en particulier de Lima, la capitale. La politique d'expansion des frontières agricoles et démographiques qui a remplacé le système de colonisation "à l'ancienne" est combattu par les experts en écologie en raison de la fragilité de l'écosystème amazonien et par nous, peuples indigènes, qui occupons ces terres depuis les temps les plus anciens.

A l'heure actuelle, aucun des projets de colonisation mis en oeuvre n'a été un succès. En ce qui concerne le projet de la Rivière Huallaga (jungle centrale et du nord), la construction des routes et l'implantation des colons n'a servi qu'à favoriser le développement d'un important trafic de drogue. La drogue est devenue le seul recours pour ces gens qui doivent affronter les problèmes économiques nés de l'épuisement des sols et de l'absence de toute politique agraire.

ENCOURAGEE PAR LA PROPAGANDE GOUVERNEMENTALE,
LA COLONISATION SPONTANEE!

On peut en conclure que dans un avenir très proche les centres de colonisation deviendront d'importants jalons sur la route de la drogue. Nous citerons pour exemple la situation qui se crée à l'heure actuelle dans la jungle centrale (Rivières Ene et Apurimac) habitée par les Ashaninka, et où l'on commence à détecter de nombreux groupes hétérogènes se livrant au trafic de la drogue.



Parmi les nombreux projets officiels de colonisation actuellement développés et qui affectent gravement l'existence des indigènes, il faut citer celui de Pichis-Palzacu, qui concerne les communautés Amuesha et Ashaninka. Ces derniers sont déjà allés plusieurs fois devant le gouvernement pour tenter de faire reconnaître leurs droits à la terre, avant même l'invasion des colons. Ils ont obtenu des titres de propriété pour un territoire ridiculement petit, en partie grâce à la pression d'organismes internationaux de prêt ; mais le principe de territorialité n'a pas été respecté.

Tout récemment, deux membres de la communauté Amuesha ont été arrêtés comme "terroristes" pour avoir participé à une manifestation contre le projet de colonisation de leur territoire traditionnel. Ceci constitue une violation flagrante des droits de l'homme.

Nous signalerons enfin qu'il existe une colonisation "spontanée", encouragée par une propagande gouvernementale présentant l'Amazonie comme une terre inhabitée, seule issue pour les sans-emploi.



LES RESSOURCES MINERALES

Les mines d'or affectent beaucoup la vie des communautés natives.

Les concessions minières donnent, en termes légaux, le droit d'exploiter le sous-sol. Cela signifie que même si des communautés indigènes de l'Amazonie obtiennent des titres de propriété pour leurs terres et la permission d'exploiter leurs ressources forestières, elles ne pourront se protéger des mineurs qui ont acquis des droits sur le sous-sol de la même zone. On ne peut évidemment pas exploiter le sous-sol d'une zone donnée sans endommager les terres et les forêts de surface, mais les officiels ne se préoccupent pas de cet aspect des choses.

OR

Dans le département de Madre de Dios, où les mines d'or se multiplient, la vie de nos frères indigènes est gravement perturbée. Dans cette région, sur environ 70 communautés, 4 seulement possèdent des titres de propriété.

propriétaires: "L'Eglise du Christ"
et "les Saints du Dernier Jour" !

: ECRASANTE MAJORITE NORD-AMERICAINE

Un décret de mai 78 limite chaque concession minière à 1000 hectares, tandis que les concessions mitoyennes octroyées à un même exploitant ne peuvent excéder 5000 hectares. Néanmoins, grâce à la corruption qui règne au Centre Régional Minier de Puerto Maldonado (capitale du département), certaines personnes proches du pouvoir en place détiennent des terrains aurifères dépassant 12 000 hectares. Les compagnies concessionnaires sont à une écrasante majorité nord-américaines. L'une d'elles, et non des moindres, appartient à l'Eglise du Christ et des Saints du Dernier Jour. Il existe également nombre de petites et moyennes exploitations qui font venir leur personnel des montagnes du sud et, en particulier, de Cuzco, Pune et Apurimac. En 1981, 20 000 migrants temporaires extrayaient l'or à Madre de Dios.



RETOURNEES ET LAVEES, CES BONNES TERRES NE SONT PLUS QUE
VASTES CHAMPS DE GRAVIERS STERILES,

Pour nos frères, l'exploitation des mines d'or eut pour effet immédiat de les priver de leurs terres et de leurs moyens de subsistance. Pratiquement toutes les terres indigènes ont été livrées aux concessions avec pour résultat la déprédation des ressources naturelles et l'érosion des terres cultivables les plus fertiles. Le sol amazonien, en général, n'est pas très riche et l'or est justement extrait du lit des rivières, actuelles et anciennes, où se trouvent les sédiments les plus fertiles de l'Amazonie. Ces terres sont retournées et lavées par le procédé d'extraction du métal, si bien qu'une concession abandonnée n'est plus qu'un vaste champ de graviers stériles.

De plus, les grandes compagnies accaparent les sols indigènes afin d'y planter de quoi nourrir leurs ouvriers. Mais sachant leur présence limitée dans le temps, elles ne se soucient pas de préserver la terre en pratiquant des cultures alternées comme le font toujours les natifs.



ET PETROLE

Dans l'Amazonie péruvienne, deux vastes régions sont livrées aux concessions pétrolières. Il s'agit de la jungle du nord où l'Occidental Petroleum Company travaille dans un territoire habité par nos frères Achual et Candoshi. Cette zone est également traversée par un électroduct construit pendant le régime militaire.

Le gouvernement vient de signer un contrat avec un consortium de grandes compagnies. Sa mise en oeuvre brisera la vie de nos frères des groupes Achual, Chayahuita, Aguaruna, Murate, Shepra, Urarina, Chanosi, Kichwa et Pastaza.

Au coeur d'un véritable sanctuaire naturel!

La Royal Dutch Shell Company opère dans la partie sud-est de la jungle. Elle prospecte depuis 1981 dans les départements de Cuzco et de Madre de Dios où elle a trouvé des réserves de gaz naturel. La Shell négocie deux autres concessions qui englobent plus de 50 % de la surface du Parc National Manu. Si le pétrole est extrait de cette zone qui est un véritable sanctuaire de la nature et qui, en outre, est incluse dans le programme "L'Homme et la Biosphère" développé par l'UNESCO, nul doute qu'un violent conflit éclatera avec nos frères qui habitent cette région isolée, les Yaminahua, Amahuaca, Machiguenga et Pire, entre autres.

Il faut ajouter que l'environnement sera sérieusement menacé de pollution par les hydrocarbures. Par ailleurs, la construction des routes, des camps, et l'emploi des explosifs chasseront le gibier, principale source de nourriture des indigènes.

LES PROJETS HYDROELECTRIQUES

Une mission japonaise étudie le potentiel électrique des rivières Ene, Maranen et Huallaga. Si le projet de produire 80 % des besoins du pays en énergie électrique dans l'Amazonie péruvienne se réalise, la construction des barrages submergera le bassin de la rivière Ene tout entier, ainsi qu'une partie des bassins des rivières Perene, Tambo et Apurimac. Selon ce projet, la construction des barrages favoriserait les industries de la pêche, du ciment et du tourisme. En ce qui concerne l'industrie touristique, le projet d'un parc de style "Disney World" prend tournure. Le gouvernement pense que notre seul



objectif à nous, indigènes, sera de nous y exhiber pour servir de divertissement folklorique.

NOUS EXHIBER DANS UN PARC "DISNEY WORLD"?!

D'autre part, la région de la rivière Ene est une zone sismique. L'eau d'un barrage détruit par un séisme ravagerait la terre de nos frères indigènes. Il faut aussi prendre en compte les changements écologiques provoqués par la destruction des forêts et la création des lacs artificiels. Enfin, l'électricité produite sur la rivière Ene ne profiterait qu'aux grandes villes de la côte péruvienne et surtout à Lima, la capitale.

De graves perturbations écologiques et socio-économiques...

La construction d'une autoroute à travers le Parc National Manu porterait préjudice à l'environnement et aux populations. D'autre part, tant que la Bolivie n'aura pas construit sa propre connection, ces travaux sont injustifiés. Enfin, le projet délirant du président Belaunde de construire un canal pour relier les bassins aquifères Urucamba-Ucayli et Manu-Madre de Dios permettrait l'invasion des rivières par des engins à moteur, sans parler des graves dommages écologiques provoqués par les travaux de construction.



GRAVE POLLUTION

Dans l'Amazonie péruvienne, le DDT est massivement employé depuis vingt ans par le ministère de la santé, en liaison avec l'Organisation Mondiale de la Santé, dans le but de faire disparaître le moustique anophèle porteur de la malaria.

Emploi sanitaire de DDT!

Nous, organisations indigènes d'Amazonie, avons récemment protesté contre les effets nocifs de cet insecticide dont on pulvérise nos demeures. Nous affirmons qu'il favorise la prolifération des cancrelats en tuant les grillons qui étaient leurs prédateurs et maintenaient l'équilibre. Les cancrelats sont devenus si nombreux qu'à l'heure actuelle ils détruisent nos toits de palmes en les dévorant. D'autre part, l'insecticide entraîné par les pluies se répand dans les rivières et tue le poisson ainsi que les animaux domestiques qui boivent près des habitations. Les fumigations rendent malades les personnes se trouvant près des endroits traités et en particulier les enfants qui jouent sur les sols imprégnés d'insecticide.

L'écosystème amazonien est si fragile!

Nous savons, nous, que pulvériser nos demeures ne sert à rien, le moustique se trouvant principalement dans la forêt. Nous sommes à sa merci dès que nous allons chasser, même si nos habitations ont été traitées. Nous vous rappelons que le DDT a été interdit dans nombre de pays européens et aux Etats-Unis. Mais on continue à l'utiliser dans des pays du tiers-monde comme le Pérou. Nous demandons la suppression de l'emploi du DDT et réclamons en échange des médicaments pour combattre les affections dont nous pourrions être atteints.



GOUTAL

L'ère sanglante du CAOUTCHOUC

Les génocides des populations indigènes d'Amérique ont été l'oeuvre, dans les faits, des plus déshérités de la civilisation occidentale, inégalitaire depuis des millénaires, contraints à la «fuite en avant» par un système politique et économique où le cynisme l'a toujours disputé à l'hypocrisie morale. L'histoire du caoutchouc au Brésil en est l'illustration achevée.

L'essentiel de la conquête du Brésil se résume par les mots : «massacre et génocide». Il y a une histoire des massacres, il y a, aussi, une géographie des massacres, elles dépendent des besoins de la société coloniale, elle-même tributaire des sociétés européennes ou nord-américaine. Jadis, les *bandeirantes* avaient exterminé toutes les populations des grands fleuves lors de grandes chasses aux esclaves pour les moulins à sucre, entre autres, de Bahia, où l'on a dénombré, en une année, un million et demi de morts. En effet, les Indiens, peu habitués à «l'autorité», résistaient très mal aux sévices et aux travaux forcés. Il fallut importer des Noirs, ce qui laissa un certain répit à la sylvie.

Deux siècles plus tard, ce sont les récolteurs de caoutchouc qui se sont abattus sur la forêt ; mais cette fois-ci sur la terre ferme, là où pousse l'hévéa, s'enfonçant inexorablement toujours plus loin, au fur et à mesure que la demande des industries croissait. Arbres et populations indigènes furent systématiquement saignés. Nous laisserons ici de côté l'aspect purement indien du drame, tant il est banal pour l'histoire américaine : des envahisseurs hostiles; une défense acharnée; un déséquilibre des armes; toujours plus d'envahisseurs, à tel point que certaines tribus, comme les Kaiangang, castraient les Blancs qu'ils avaient tués car ils croyaient que, même morts, ils se reproduisaient encore. Histoire banale où, quand la tribu n'était pas totalement anéantie, elle était réduite à l'esclavage du caoutchouc ou, dans le meilleur des cas, à la clochardisation.

L'histoire des *seringueiros*, en revanche, est tout à fait caractéristique de la société de profit qui broie peuples et nature, engendre et exploite la misère,



jusqu'aux ultimes degrés. Elle résume, par son cynisme, tout un processus colonial, fondé sur le pillage des richesses naturelles, la spoliation et la destruction des populations indigènes. Pour travailler durement, seul, au fond de la forêt, en proie à toutes sortes de bestioles venimeuses tout en risquant à chaque instant d'être attaqué par des tribus qui défendent leur territoire (encore que cette notion ne s'applique pas exactement aux Indiens), pour supporter pareilles conditions de vie, il fallait des êtres à part, et c'est au Sertao que les trafiquants de main-d'oeuvre les trouvèrent.



Les *bandeirantes*, lorsqu'ils ravagèrent le Sertao, ne trouvèrent aucune richesse, seulement le plaisir du massacre et du viol collectif. C'est ainsi que fut engendrée une race métis, bien particulière, le Sertanejo. Certains *bandeirantes*, qui n'avaient guère d'espoir de promotion sociale dans les grandes métropoles coloniales, décidèrent de rester pour devenir les nouveaux féodaux, qui allaient régner avec une poigne de fer sur les bêtes et les hommes.

Géographiquement, cette région était déjà isolée, l'Eglise, en déclarant ce pays «terre de la foi», consacra cet isolement, et les hommes se reproduisirent identiques à eux-mêmes pendant des siècles, dans un climat d'oppression, de violence et de haine. Oppression des *coronels*, les maîtres absolus de territoires immenses, violence de leurs *capatas*, exécutant avec zèle les consignes des patrons, haine du peuple envers ses maîtres, mais haine résignée. Jusqu'au jour où il y eut la révolte des *Canudos*, derrière un prophète fou, à l'image du pays, le *conseiller* François. Guerre civile qui se solda par de nombreux massacres et par l'extermination totale de la révolte messianique qui, soulignons-le, portait en elle autant de violence et d'oppression que le système en place, le fanatisme en plus... Cette défaite plongea le Sertao dans un désespoir encore plus profond.

Le Sertao peut être une terre riche, bonne pour l'élevage extensif, mais souvent de terribles sécheresses désolent cette région, parfois pendant plusieurs années. Cinq terribles *secas* au XIX^e siècle.



Animaux domestiques et sauvages, plantes et hommes, tous meurent en grand nombre quand la *Catinga* devient un désert. Des colonnes de morts vivants marchent alors vers la côte, de nombreuses épidémies viennent encore décimer les réfugiés ; en 1877, la moitié de la population de Fortaleza mourut.

La «sélection naturelle» avait fait le travail du racoleur, ceux qui avaient échappé à la mort sèche vont être condamnés à tomber dans le piège de la mort humide. Quelques paroles prometteuses concernant de gros gains faciles, une signature (ou plutôt une croix), et celui qui n'a plus rien à perdre se retrouve embarqué dans la tragédie du caoutchouc.

Après un long et pénible voyage jusqu'à Belem, cette ville qui jadis consomma tant d'esclaves indiens, le Sertanejo contracte sa première dette, qui fera de lui un esclave jusqu'à sa mort. Avec l'avance du patron il pourra faire la fête, lui qui n'a connu jusque-là que la faim. Pour tous ce sera la dernière. Puis c'est l'embarquement pour le *seringal*, où le futur *seringueiro* devra à nouveau s'endetter pour avoir, à prix d'or, sa nourriture et son matériel. Enfin il se retrouve sur «son territoire». Jour après jour, année après année pour les plus résistants, le *seringueiro* refera toujours le même parcours, avec une petite lampe de mineur fixée à la tête pour s'éclairer dans l'obscurité permanente de la forêt. Une première tournée, qui commence vers 3 heures du matin, pour saigner les hévéas, souvent distants de plusieurs kilomètres, une seconde pour récolter leur résine. Après c'est le *defumador*, où l'on fait chauffer le latex pour en faire la *borracha*, avec cette horrible odeur du caoutchouc brûlé... Très tard le soir, il s'endort en remuant sa pâte, bien souvent dans les fièvres de la forêt. Il n'a ni le temps de cultiver un jardin ni celui de chasser. Pourtant, il n'a jamais assez de gomme pour éponger ses dettes ; de toute manière, il ne sait ni lire ni compter, et s'il s'avisait à mettre en doute l'honneur du patron en n'ayant plus confiance dans les comptes, les *capatas* lui rappelleraient où est le droit au fond de la forêt.

Le seul moyen de s'enfuir, c'est par les *igarapés*, ces petites rivières innombrables de la *sylve*, mais tous les confluent sont surveillés. Pourtant il y pense quand les arbres à caoutchouc se dessèchent à force d'être saignés.

Et puis il y a la peur permanente de l'attaque indienne ou des serpents. Régulièrement un *seringueiro* se fait flécher, meurt piqué par un serpent ou tout

bêtement de maladie ou d'infection. Il est remplacé *illico*, il y a tant de Sertanejos affamés à Fortaleza...

Quand trop de *seringueiros* se sont fait flécher, l'heure est aux représailles, et c'est la traque implacable dans la forêt, il faut «nettoyer» le *seringal* des «bêtes sauvages». Alors, la haine sourde, atavique, exacerbée par cette existence inhumaine, qui tient au cœur chacun des *seringueiros*, trouve un exutoire rêvé. Lorsque l'homme est habitué à la servitude, les armes qu'on lui donne il ne les dirige, malheureusement, pas contre ses oppresseurs mais contre ceux qu'il peut opprimer. C'est ainsi que des dizaines, voire des centaines de tribus ont été exterminées, systématiquement.



Quand on remonte la filière, des *capatas* au *seringalista*, on arrive directement aux hommes politiques qui distribuent les concessions aux hommes d'affaires, à ces bourgeois onctueux qui font la «bonne société», qui amassent des fortunes considérables en vendant la *borracha* aux industriels européennes, et qui sont les principaux responsables des millions de morts du caoutchouc. Mais comme avec le sucre, qui jadis se vendait au gramme à prix d'or en Europe jusqu'au jour où l'on sut faire le sucre à partir de la betterave, la richesse du caoutchouc brésilien était fragile. Il a suffi qu'un Anglais, Wickham, dérobe quelques graines d'hévéa, et que d'autres arrivent à domestiquer la plante en Malaisie, obtenant ainsi des champs d'hévéas, droits, accessibles, faciles à récolter, pour que les cours s'effondrent. La mentalité coloniale était tellement habituée au pillage des richesses brutes que personne au Brésil n'eut jamais l'idée de cultiver l'hévéa. Pour s'en sortir, il ne restera plus qu'à pressurer encore davantage les *seringueiros*.

Cette fin a été aussi l'occasion pour les Anglais de jouer les grandes âmes en dénonçant toutes les horreurs du caoutchouc brésilien. Mais à ce jeu-là, ce fut surtout une compagnie anglaise qui fit les frais de cette campagne de discrédit, la Compagnie du Putomayo. La méthode brésilienne, à côté de la leur, paraissait n'être que du bricolage d'amateur. A la frontière du Pérou, du Brésil et de l'Equateur vivaient de nombreuses populations indiennes qui n'avaient jamais eu de contacts avec les Blancs, au milieu de grandes étendues d'hévéas

L'histoire des premiers contacts entre Européens et Indiens allait, encore, se répéter : hospitalité des uns, trahison des autres. Pacifiques, par curiosité et par fascination, ils suivaient sans méfiance ces êtres étranges qui avaient tant d'objets miraculeux. Une fois faits prisonniers, ils devenaient *seringueiros*, et pour les faire travailler, les vieilles méthodes cruelles de la Renaissance furent à nouveau de mise ; fouet, carcan, mutilations punitives, tortures et exécutions en masse. Ces Anglais du début du siècle ne reculèrent devant aucune atrocité pour amortir leurs frais de transport, l'opération n'était rentable qu'avec cette « mise en valeur »



optimale et rationnelle. Huitotos, Andoques, Boras, Cocomas, près de 40.000 Indiens périrent pour le confort de nos grands-parents. Cette compagnie était pourtant respectable à Londres, elle avait pignon sur rue et sur bourse, avec ses lords actionnaires qui faisaient semblant de croire en une mission civilisatrice par le travail. Mais comme toujours, personne ne fut inquiété, de toute manière, avec le caoutchouc de Malaisie, la City n'avait plus besoin du Putomayo.



*Dans le bureau du senhor Junqueira à Cuiba,
Chico Luis vient de réclamer son dû, pour lui et ses hommes.
Mais le commanditaire refuse de payer :
le travail est mal fait, il y a encore des Ceintures larges en vie,
réfugiés, miraculeusement,
chez des missionnaires auxquels ils ont tout raconté,
comment espérer dans ces conditions un titre de propriété ?
Plus grave encore, un des tueurs a pris une photo,
où Chico Luis coupait une Indienne en deux.
(notre photo)*

Pourtant, les choses avaient été « bien faites ». D'abord un bombardement du village des *Ceintures larges*, avec un petit monomoteur Cessna et de la dynamite. Après quelques passages en « bombing », le « strafing » final, un mitraillage en règle, malgré tout, certains *Ceintures larges* ont pu atteindre le couvert dans la forêt. Puis c'est l'expédition pédestre, un seringal à quelques centaines de kilomètres de là (courte distance pour l'Amazonie) prête un commando pour finir le travail. C'est Chico Luis qui a le commandement. Au bout de deux mois, une vingtaine de *Ceintures larges* sont repérés et exterminés. Quelques jours plus tard un autre groupe est repéré, même scénario, mêmes horreurs. Mais, à la fin, les *chacinadores* entendent des pleurs : « notre travail n'est pas fini ». Il reste une mère et son enfant, les proies idéales pour des brutes sanguinaires, qui pensent peut-être devenir plus blancs en tuant l'Indien, eux qui sont métis et qui souffrent de leurs origines indiennes, vengeance insensée.

Tortures physiques et morales, la mère cherchant à sauver sa fillette, la fillette défendant sa mère, un jeu cruel où le sadisme atteint des proportions inouïes. Un des tueurs décide d'étrangler la gamine, qui a eu l'audace de le mordre, mais un autre ne le laisse pas finir et l'achève d'une balle dans la tête, sous les yeux, bien entendu, de sa mère, en train de se faire violer par la troupe. Elle pensait sans doute qu'en ne se défendant pas elle sauverait sa fille, mais pouvait-on attendre un geste humain de la part de tueurs professionnels, fiers, de surcroît, d'être le fer de lance de la « civilisation ». Finalement Chico Luis décide d'en finir, les appétits sexuels des tueurs étant assouvis, il ne reste plus qu'à découper la mère, vivante, pour le plaisir, et c'est à ce moment-là que la photo fut prise.

La presse s'empare de l'affaire grâce à cette photo, pourtant le senhor Junqueira n'aura aucun ennui. Au Brésil, on ne touche jamais à un monsieur qui « sait faire de l'argent ». C'est tellement vrai qu'il ne prend même pas la peine de se défendre. Calomnies que tout cela, à l'entendre, du reste, si c'était vrai, il aurait été inquiété, alors...

En réalité, les connaisseurs désapprouvent les méthodes du senhor Junqueira, trop voyantes et pas très efficaces, il reste toujours des survivants. Mieux vaut se faire passer pour un chasseur, par exemple, qui achète des peaux avec des denrées empoisonnées ou des produits contaminés par la variole. Mais ça fait de moins belles photos.

Didier Dufond de "Radio Libertaire"



L'OEUVRE MISSIONNAIRE DES SALESIENS

Akw. Notes 1983, n°5
Trad. d'A. Pinaud et
P. Decloître

Il existe différentes façons d'exterminer les cultures indiennes: le recours à la force, la guerre bactériologique, la dissémination par déportation de la population ou la création d'épidémies. En-dehors de cela, il existe des méthodes plus subtiles qui ne ratent jamais leur objectif en raison des principes qui leur sont inhérents. Cette catégorie comprend l'"oeuvre" missionnaire de la communauté religieuse des Salésiens au sein de la population indienne de la région du Rio Negro, au Nord-Ouest du Brésil.

En novembre 80, cet ordre religieux fut accusé de génocide par Mario SOUZA, écrivain brésilien, devant le quatrième tribunal Russel, et déclaré coupable par celui-ci. Le principal témoin de l'accusation était Alvaro SAMPAIO, un indien TUKANO, membre d'une des tribus concernées.

Un séjour de sept mois au Brésil pour des études linguistiques m'a donné l'occasion d'avoir un panorama détaillé des méthodes de désintégration utilisées par les salésiens face aux populations indiennes qui vivent dans la région du Rio Negro.

COSMOLOGIE MYTHOLOGIE

Le système social indien est basé sur sa mythologie et sur sa cosmologie. Celles-ci protègent et régissent la vie socio-économique en donnant forme à une "hiérarchie" au sein de la tribu. La mythologie reflète l'existence de l'Indien dans son milieu environnant: la nature. Pour les Tukanos, par exemple, un arbre symbolise l'homme: les racines d'un arbre représentent l'enfance, le tronc l'âge adulte et les feuilles la vieillesse: celles-ci sont les plus proches de la lumière, qui représente la sagesse. Cette identification du Tukanos à la nature fait qu'il l'apprécie et la respecte; elle est une partie de lui-même, et lui-même fait partie de la nature.

un arbre

symbolise l'homme

Ainsi existe-t-il une relation mutuelle entre la nature et les Tukanos qui vivent en harmonie avec elle sans la détruire comme le font les sociétés dites "évoluées". Ce respect pour la nature a donné naissance à de nombreux rites et de nombreuses coutumes ainsi qu'à une connaissance profonde de la botanique. En même temps, il est à l'origine de langages spécifiques dont la subtilité et la complexité font apparaître les langues des peuples "civilisés" comme des langues

17 temps présents,
35 temps passés;

primitives. La langue des Tukanos, par exemple, possède 17 temps présents et 35 temps passés qui distinguent les minutes, les heures, les jours, les mois et les ans avec des différenciations linguistiques très subtiles. Parallèlement au langage quotidien, il existe un autre langage, symbolique, parlé par les *pajés* et utilisé durant les fêtes religieuses. Dans cette langue, l'oeil, par exemple, est appelé *sphère vivante*. De plus, le système relationnel de la culture indienne avec la culture, tout comme le langage, est plus complexe encore. Joseph BOOT, un Anglais étudiant la langue de la tribu de la région du Rio Negro, avait mis en évidence l'existence de 70 consonnes différentes qu'il était loin de posséder toutes parce qu'elles ne pouvaient être vérifiées par les méthodes linguistiques conventionnelles. Désespéré, il abandonna ses travaux...



- Kabaner

AKWESASNE NOTES SEPTEMBER 1977

Depuis 1916, la Congrégation Catholique Romaine des Salésiens, une communauté religieuse italienne dont la maison centrale se trouve à Milan, s'est efforcée de "civiliser" (comme ils disent) les populations brésiliennes originelles qui vivent dans la région du Rio Négro dans l'état Amazonien. Et les Salésiens ne sont pas seuls; il y a également la communauté religieuse Mont Fort, la Croisade Mondiale d'Evangélisation et la Mission des Nouvelles Tribus pour "procéder à la civilisation" (ils sont moins importants que les Salésiens si l'on considère la quantité de territoires indiens que ces derniers occupent).



au nom du diocèse, pour le
"progrès de la civilisation"

DES ECOLES "PAROISSIALES" !

Le territoire des missions salésiennes, dans le comté de Sao Gabriel de Cachoeira, couvre 34898 miles carrés, un tout petit peu moins que l'Indiana. Tout ceci sous le contrôle de l'évêque Dom Miguel Alagna. Les diocèses de Santa Isabel, 29311 miles carrés, et de Barcelos, 43941 miles carrés, fonctionnent encore en tant que centres administratifs. Le comté de Sao Gabriel de Cachoeira comprend les missions de Taracua, Pari Cachoeira, Jaurete, Icana, Mataraca et Marania. Le "travail" des missionnaires est principalement axé sur les pensionnats et les écoles primaires (à programmes sur 8 ans) et les écoles secondaires. Ils régissent aussi le travail de ferme et leurs propres centres médicaux. Les missions sont approvisionnées par le FAB, l'aviation brésilienne. Bien qu'il existe une ligne d'avions de compagnies aériennes locales jusqu'à Sao Gabriel de Cachoeira, le seul lien aérien avec le reste de la région est assuré par le FAB et le CAN, service courrier. Le transport jusqu'à ces régions dépend d'une autorisation écrite délivrée par la FUNAI (fondation nationale des Indiens) et de l'office du commandant. Mais de telles autorisations sont délivrées exclusivement à des personnes qui se livrent à des travaux ethnologiques, linguistiques, à des recherches qui font partie d'un projet scientifique; et encore, ayant été examinés consciencieusement au préalable... Par conséquent, cette institution possède un contrôle total sur ces territoires et

il est impossible à des personnes non autorisées d'entrer en contact avec les Indiens. D'un côté, cela semble être souhaitable, dans la mesure où cela protège les Indiens des touristes plus ou moins aventureux, mais d'un autre côté, cela veut dire que les Indiens sont à la merci des missions et de l'armée. La FUNAI représente légalement les Indiens et se porte ainsi garant du sort de chaque Indien "Brésilien", car d'après les lois brésiliennes les Indiens ne sont pas éligibles dans le cadre d'un plein droit légal, de telle sorte que chaque idée émise par un Indien se trouve assujettie à une autorisation de la FUNAI.

A part les missions et l'armée, ce cartel de désintégration comprend également les "regatoes", qui sont des négociants flottants vendant liqueurs et autres produits de consommation aux Indiens, contribuant ainsi d'une manière très efficace au démantèlement des cultures indigènes.

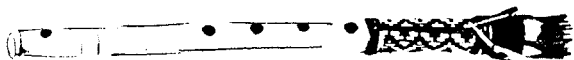
LAVAGE DE CERVEAU

Le premier "travail" des Salésiens qui rencontrent des Indiens du Rio Negro, c'est détruire les *walocas* (grandes huttes de réunions pour plusieurs familles). Les Salésiens estiment que ces maisons sont des lieux adéquats pour des relations incestueuses alors que les études ethnologiques prouvent que les strictes traditions tribales repoussent totalement l'inceste. Cela montre l'ignorance et l'incompétence des Salésiens dans ce qu'ils considèrent comme un travail de civilisation. Cependant, il y a d'autres raisons au mépris des Salésiens pour les *walocas*; ils voient en ces habitations - avec raison d'ailleurs - le symbole, la véritable origine des traditions tribales et des rites "païens", diamétralement opposés à leurs schémas de conversion et en désaccord avec la morale chrétienne.

Pour un Indien, la *waloca* c'est la cuisine, la salle à manger, la chambre, le lieu de travail, l'abri en cas de pluie et le lieu des cérémonies religieuses.

le recours aux langues indiennes a été interdit au sein des missions

ses... en un mot, c'est son monde. Les *walocas* symbolisent profondément pour l'Indien la confiance en soi que les missionnaires ont détruite. Ils ont empêché la pratique des rites traditionnels en détruisant par exemple les tubes qui servaient à la préparation du *caxiri* (boisson de fruits fermentés) et en leur interdisant d'en boire. Cette stratégie a pour objectif l'élimination totale des valeurs culturelles des tribus qui se transmettent depuis de nombreuses générations. Le point culminant de cette mission reste l'interdiction de pratiquer la langue de la tribu. Ce furent là les premières modifications malheureuses qui atteignirent les Indiens. Leurs réactions ne sont pas difficiles à imaginer. L'étape suivante fut la destruction des plantations de coca dont on utilisait les feuilles pour faire le *ipadu*, substance pulvérisable contre la faim durant les festivités religieuses ou pendant les longs voyages en bateaux. Le *ipadu* est préparé par les tribus Aruak, Tukano et Maku. Quand l'héritage culturel indien a été détruit, les terres ont pu être occupées au nom du diocèse, pour le "progrès de la civilisation". En conséquence, les Indiens ont dû travailler dans les plantations de latex et de marronniers. Ils fournissent une main-d'oeuvre bon marché pour les missionnaires et pour l'armée. Cela signifie des emplois de servantes, la prostitution, l'alcoolisme et une existence individuelle totalement isolée.



Darcy RIBEIRO, auteur du livre *Le Procès de la civilisation*, et l'anthropologue le plus important et le plus compétent peut-être actuellement au Brésil, a écrit sur les Salésiens: "*En ignorant et en méprisant les cultures indiennes, les Salésiens n'ont pas pu percevoir leur rôle et leur importance, de telle sorte que leurs efforts de "civilisation" ont conduit à l'extermination de la tribu entière.*"

Ribeiro place les Salésiens sur le même plan que les trafiquants et les spéculateurs fonciers qui ont tous le même but: l'élimination des cultures indiennes. Chacun de ces groupes permet d'une façon particulière à la société de continuer sur "le chemin du progrès colonial".



LE MODE "D'EDUCATION" SALESIEN

Les écoles sont dirigées et financées par le secrétariat de l'Education et les autorités locales; d'autres aides proviennent du Ministère de l'Education et de la Culture, de l'UNICEF, de CARITAS et de certaines branches des corporations multinationales de la zone du libre commerce de MANAUS, la capitale de l'état Amazonien.

Les écoles ont été organisées selon le même modèle que les écoles paroissiales dirigées par les Salésiens en Italie, sans aucune adaptation au contexte brésilien (...)

Dans la région du Rio Negro, il y a 111 écoles avec un total de 317 professeurs. Le corps des professeurs se compose de missionnaires, de religieuses et d'Indiens qui ont été formés dans des écoles missionnaires pour être professeurs.

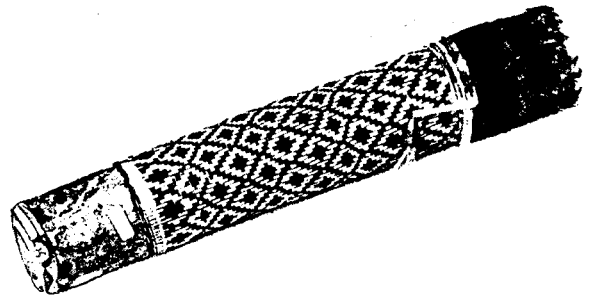


Les livres utilisés dans ces classes enseignent les cultures grecque et romaine, le Moyen-âge européen... mais pas l'Histoire de l'Amérique du Sud, ni les cultures indiennes! L'étude des populations indiennes du Brésil n'est pas, non plus, abordée en classe. *Le recours aux langues indiennes a été interdit au sein des missions.* Cela se résume par l'abolition complète de l'existence de ces cultures originelles, les Indiens étant privés de leur propre histoire. Les missionnaires et les religieux condamnent tout ce qui est influencé par la culture indienne, affirmant que c'est "l'oeuvre du diable".

Les livres utilisés arrivent par voie aérienne de Rio et Sao Paulo; les écoliers doivent payer en travail la valeur de ces livres...

RENIER

SON IDENTITE



L'attitude des missionnaires face à la culture indienne incite les enfants indiens à se sentir inférieurs en raison de leurs origines et ils commencent à se dissocier eux-mêmes de leurs éléments et à nier leur identité indienne.

Le cercle vicieux se referme quand ils quittent la mission et qu'ils se rendent compte que par la suite ils ne sont ni Indiens ni semblables aux Brésiliens. Ils sont transportés dans une crise d'identité de plus en plus grave.

Les "plus mignonnes et les plus aimables"...

A l'école, on apprend aux jeunes filles à faire des gâteaux, à se vernir les ongles, à se maquiller, à porter des chaussures à talons hauts et des minijupes, ainsi que tous les autres avatars qui leur assurent un emploi de servante chez un officiel ou chez une famille riche de la ville pour environ 30 \$ par mois. Les religieuses sélectionnent "les plus mignônes et les plus aimables" pour ces emplois et ensuite, quand il n'y a plus d'offres d'emplois, la majorité des jeunes filles se prostitue dans les bas-quartiers et les villes militaires, parce qu'après huit ans de lavage cérébral elles ne sont plus capables de revenir à la vie traditionnelle. A part cela, la coopération entre les religieuses, les missionnaires et l'armée est excellente. Ainsi, par exemple, les religieuses fournissent aux membres de la force aérienne brésilienne, pour les fins de semaines, une maison aménagée par le personnel militaire: les officiers supérieurs effectuent des voyages en avion à la ville de Belem (dans l'embouchure du Rio Amazone) pour y passer "de bons moments". La raison de ces voyages, ce sont ces jeunes Indiennes que les religieuses envoient au chevet des officiers. En échange de cette "charité chrétienne", les religieuses peuvent utiliser les habitations équipées de réfrigérateurs et d'autres accessoires modernes durant l'absence des officiers. Un marché idéal!...

Celle qui enfreint aux règles de la société religieuse est chassée rapidement. Un missionnaire qui travaillait antérieurement à la mission de Pari-Cachoeira a exprimé sa répugnance face à la

tyrannie des Salésiens qui conduit à l'élimination de tous les modes d'expression indiens. Il a été initié par le *paje* à la mythologie et à la cosmologie de sa tribu; c'est pour cela qu'il est maintenant une des rares personnes qui possèdent une connaissance profonde du monde mystique des Indiens du Rio Negro - ce qui n'aurait été possible sans la maîtrise de la langue des tribus concernées. Ayant vécu près de 30 ans avec les Indiens, il est considéré par les scientifiques brésiliens comme une autorité en ce qui concerne la connaissance de ces cultures. C'est pour cette raison que la communauté religieuse l'a chassé.

ethnocide toujours accru

A présent, il enseigne l'anthropologie et étudie des langues indiennes à Manaus. La raison décisive de sa démission fut sa popularité et sa coopération auprès des Indiens, et aussi son intérêt pour leurs langues, leurs coutumes et leurs mythologies (ce qui était considéré par l'Ordre comme étant de mauvais goût). L'homme responsable de mesures si répressives est l'évêque Miguel Alagna qui est à la tête de toutes les missions salésiennes. Son intolérance condamne les Indiens qui vivent encore là-bas, eux dont la culture est la mieux adaptée à l'éco-système tropical et qui sont le plus à même d'y perpétuer la vie humaine.

L'Indien, "animal exotique"

En 1962, un religieux salésien, Alcionilio Bruzzi, a publié un livre intitulé *La Civilisation native de la rivière Uaupes*, où il décrit ses expériences personnelles en tant que missionnaire, considérant les Indiens de façon préjugée et péjorative comme appartenant simplement à une "espèce animale exotique". Un autre livre qui perpétuait la tradition de l'ethnographie raciste.

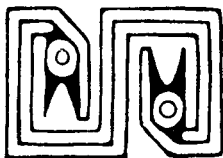
indien dans la grande ville

Mario, un Indien Tukano vit à Manaus depuis dix ans, et cela fait dix ans qu'il n'a pas vu sa famille. Comme beaucoup d'autres, il est monté à la ville plein d'illusions à l'égard de la "civilisation", dans le but de commencer une nouvelle vie. Les illusions se sont vite évanouies mais sa fierté Tukano reste toujours ce qu'elle était. Cela ne l'autorise pourtant pas à retourner à son village sans ramener de cadeaux; il n'a pas trouvé de travail - on n'en donne pas aux Indiens à Manaus -. Il a changé son apparence, porte chemise et jean et a coupé ses cheveux. Ses connaissances occasionnelles, ou bien des mots bien placés, lui valent quelques boulots temporaires et des travaux au noir, les plus variés qui soient. Il vit dans un sous-

un refuge: la "cachaca"

sol humide avec un seul meuble dans une pièce unique, son loyer est d'environ 30\$ par mois. Pendant ses week-end, il noie son cafard dans le "cachaca", liqueur faite de sucre de canne. Lorsqu'il est saoul, il est souvent attaqué et volé, enfermé par la police et tiré de prison par un ami missionnaire. Quand on lui demande pourquoi il ne se plaint jamais à la police en tant que Tukano ayant droit à la protection de la FUNAI, il répond : "Si je leur dis que je suis un Indien, je n'aurai jamais aucun travail". Au début, quand son père voulait lui rendre visite, il se cachait, honteux d'avoir à confesser son existence misérable. Et son père ne vient plus, Mario ne le verra plus jamais.

A propos, il y a 10 000 Mario à Manaus en ce moment...



Dans la région du Rio Negro, il y avait d'une part des tribus sédentaires (comme les Baniwa, Curipako, Tukano, Pira Tapuya, Wanano, Betoya...) et des tribus de chasseurs nomades (Makus, Waikas, Xirianas, Yanamamos) d'autre part. Jusqu'au jour où les forces expéditives de la "civilisation" arrivèrent. Jusqu'alors, l'auto-suffisance des tribus avait

assuré leur équilibre socio-économique. Mais en se saisissant des terres, les planteurs et les missionnaires ont détruit le cœur de la base économique indienne car les territoires dont ils jouissaient ont été réduits à un rythme toujours croissant. Les centres établis par les missions et la FUNAI ne sont jamais parvenus à maintenir une vie tribale régulière. Au contraire, la désintégration s'est accélérée irrésistiblement. Comme l'impact de la civilisation rendait de plus en plus difficile le simple fait de survivre, les Indiens ont été forcés de trouver une alternative. Ils se sont donc joints à la société de consommation, représentée par les regatoes, et s'y sont même soumis comme travailleurs.

Tout au long de la frontière colombienne, un syndicat qu'on peut apparenter à la "mafia" s'est mis à planter de vastes champs de coca dans lesquels travaillent des Indiens des régions du Rio Negro. Ils se rendent sur les lieux en 3 ou 4 jours, à rames, en remontant les rivières Tique, Papuri et Uaaupes. Ils sont payés en nature (munitions, moteurs hors-bord, radios à piles qui constituent là-bas les devises les plus prisées). Dans la même région, sont abrités les laboratoires où la cocaïne pure est produite. Le centre de cette activité est le village colombien de Moitu, situé à environ 120 miles de la frontière brésilienne; 223 "mafiosi" qui vivent là-bas combattent continuellement pour conserver leur monopole. En Décembre 1981, 52 d'entre eux ont été tués dans une fusillade. Même la guérilla colombienne, le groupe "M19", a été impliquée dans ce combat et échange de la cocaïne contre des armes au marché noir à Miami. D'après le Tukano Alfredo De Silva, qui s'est assuré une position clé dans ce marché de la cocaïne, "jusqu'à très peu de temps, je n'ai reçu aucune aide du gouvernement; j'ai donc décidé de me lancer dans cette affaire". Pedro de Jesus, un Tariano de 37 ans, raconte une histoire similaire: "Les salésiens m'ont envoyé à l'école à Belem, puis au séminaire. Quand je leur dis que je n'avais pas vraiment envie de devenir prêtre, on me renvoya de l'école et je perdis ma bourse. Je suis revenu à Jauarete et je me suis marié. J'ai maintenant trois enfants, alors j'ai commencé à travailler pour la mafia colombienne de la cocaïne. En trente ans vécus à Jauarete, rien n'y a changé. Où que vous alliez, vous trouverez toujours un boulot dans la filière de la cocaïne. Ils nous ont "civilisés" sans problèmes, mais ils ne nous permettront jamais de gagner notre vie dans leur "civilisation".

MUTATION FORCÉE

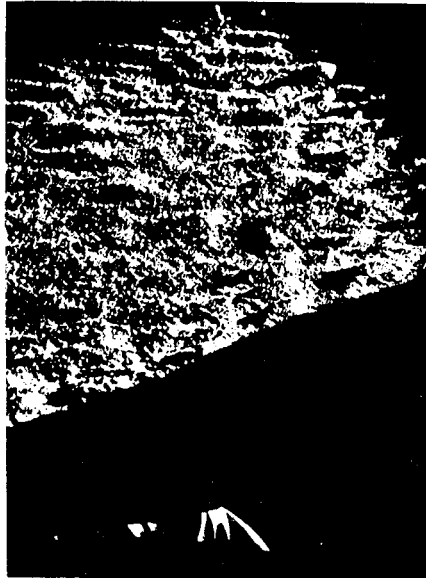
DU RÉGIME ALIMENTAIRE

Le changement de régime alimentaire souvent imposé aux indiens constitue un véritable et grave préjudice. L'apport d'aliments totalement inadéquats cause l'apparition de diabète, affection qui a déjà fait de très nombreuses victimes.

Aussi, la garantie de "possession", ou plutôt de jouissance d'un territoire suffisamment vaste, délimité et protégé des intrusions, est-elle la seule qui puisse effectivement protéger les populations indigènes contre cette menace: la possibilité de chasser, pêcher et cueillir apparaît toujours de façon évidente comme le seul moyen d'écartier le diabète, l'ingestion de sucres (hydrates de carbone) aggravée lourdement par la sédentarisation. Ces constatations ont été faites et formulées, entre autres, par le professeur d'endocrinologie Joao Paulo Bothelo Viera Filho.

Il fait référence, plus précisément, à une enquête menée sur l'incidence du "diabète mellitus" parmi les Amérindiens Xikrin du fleuve Catele vivant dans le Sud-Ouest de l'état de Para, les Surui du Sororo et les Gavioes, proches de la ville de Maraba, qui ne présentent absolument *aucun cas* de diabétique.

Cette heureuse situation sanitaire qui contraste tant avec celle des Kari-puna et des Palikur, dans l'Amapa, ne s'explique que par la préservation des traditions alimentaires. Les activités de chasse, pêche ou cueillette sont autant d'intenses exercices physiques conjugués à une alimentation pauvre en sucre et entretiennent naturellement chez ces populations un taux glycémique tout à fait insignifiant.



conduits à devenir des mangeurs de farine!

Les Indiens disent que par le passé ils consommaient beaucoup moins de farine de manioc et de canne à sucre: les fruits consommés étaient produits sur de minuscules abattis, alors qu'aujourd'hui les plantations, d'une part, sont infiniment plus vastes - toujours plus - et, d'autre part, sont destinées presque exclusivement au manioc et à la canne. Ne chassant plus, ne se déplaçant plus, la plus grande part de leur activité consiste en la production et préparation sédentaires du manioc... Quant à la canne à sucre, elle est de plus en plus consommée quotidiennement, excluant maïs, riz, haricots ou arachides.

Des conclusions dont la portée est universelle

La farine de manioc se mange à "toute heure" de la journée, tout autant que le "beiju", gâteau de tapioca. Les rares protéines sont surtout, et de très loin, apportées par le poisson. La farine étant imposée comme base du commerce de la région, elle s'impose également dans les habitudes alimentaires, avec les surplus d'hydrates de carbone que cela sous-entend: "Ils ne cessent de réduire chasse, pêche et cueillette, cultivent toujours plus et deviennent des populations de consommateurs d'hydrates de carbone, condition de vie extrêmement nocive pour un génotype d'économie libérant rapidement l'insuline."

Le professeur réitère sa mise en garde à l'attention des autorités brésiliennes afin que cette situation soit enrayée d'une façon ou d'une autre, alors qu'il en est encore temps dans bien des cas. Ses conclusions sont d'autant plus crédibles qu'elles résultent d'études portant sur des populations indigènes fort diverses, puisqu'elles sont des deux continents américains: jusque chez les peuples Eskimos, tant de l'Alaska que du Groënland, il a démontré et illustré à quel point la société de consommation peut *hypertrophier l'appétit* et, comme elle conduit aussi à *l'inactivité physique*, généraliser les cas de grave obésité.

Trad. M. Hélène Sayssset

(*)

LES MINES, des chiffres

Selon une étude récente, menée par des chercheurs du CONAGE (the National Directory of Geologists) et du CEDI (the Ecumenical Center for Documentation and Information) à Sao Paulo, les compagnies d'exploitation des mines brésiliennes ont plus de 43 % d'intérêts sur les territoires indiens de PARA et d'AMAPA, au nord-est du Brésil. Les territoires indiens dans l'Etat de Para et le territoire d'Amapa représentent une superficie de 14 millions d'hectares! Selon une étude faite à partir des listes de l'ordinateur du Département National de Production Minière (DNPM), il y a 708 demandes et 120 permis pour la prospection sur environ 6 millions d'habitants.

LE REGNE DES COMPAGNIES

La dénonciation, lancée hier pendant le Second Congrès de Géologie en Amazonie, est extrêmement grave. Elle a trait à une double réalité: d'une part, il y a les prétentions évidentes des compagnies qui sont formulées dans leurs demandes; les compagnies peuvent demander tout ce qu'elles veulent, et rien ne les empêche d'entreprendre des recherches minéralogiques dans les régions indigènes. D'autre part, et heureusement, leurs demandes peuvent être quelque peu ajournées depuis que, légalement, le DNPM ne peut plus s'opposer à elles (!), et lorsqu'il s'agit de régions indigènes il consulte la FUNAI et "oublie" l'affaire sans donner suite. Ainsi, les sollicitations existent, mais elles n'obtiennent pas systématiquement un droit minier...



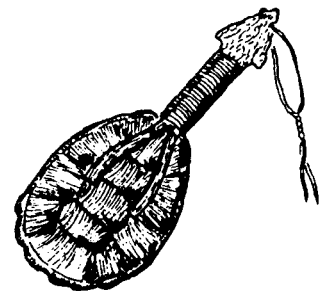
Dans leurs dossiers, le CONAGE et le CEDI dénoncèrent l'attribution de 120 permis: 27 accordés à des multinationales, 11 à des compagnies d'état, 28 à des compagnies nationales privées, 23 à des compagnies individuelles et 31 à des compagnies ou des groupes non identifiés quant à l'origine de leur capital. BRASCAN a 18 permis à lui seul, 11 dans la région de Cuminapanema et 7 dans la région Est du Para. Le CVRD (Companhia do Vale do Rio Doce) a 10 permis, dont 7 dans la réserve indienne XIKRIN, près de la réserve minérale CARAJAS. Le groupe Parana-Panema a 11 permis, dont la plupart sur les rivières Nhamunda et Mapuera, entre les états d'Amazonas et du Para.

LA FUNAI, IRRITÉE !

La révélation de ces données a irrité les deux délégués de la FUNAI, Salomao Santos et Idmilson Mesquita... également directeur régional du DNPM! Apparemment surpris, aucun d'eux ne put dénier ou confirmer cette dénonciation, et ils montrèrent quelques réticences à parler de cette affaire. Ils évitèrent toute déclaration catégorique, se donnant ainsi du temps pour accommoder "leurs propres données". Salomao

insista sur le fait qu'il n'avait donné aucun avis favorable quant à l'autorisation de recherches ou d'exploitation des mines dans les régions indigènes placées sous sa juridiction. Et Idmilson insista sur le fait que tous les dossiers soumis à la FUNAI étaient répertoriés quand ils étaient renvoyés à l'agence titulaire avec une mention négative.

Pour son extrême gravité, l'examen fait par le CONAGE et le CEDI mérite une vaste publicité. Récemment, a éclaté un autre scandale, suite à une dénonciation similaire: en octobre, le journal *Official Union Diary* publia 127 demandes qui furent acceptées pour des recherches minérales dans des régions indigènes, mais plus tard il fut précisé qu'il y avait eu une "erreur bureaucratique" parce qu'il est légalement impossible pour le DNPM de reconsidérer les demandes qu'il a auparavant refusées. Mais le doute et la méfiance demeurent, et aujourd'hui les auteurs de l'examen ont confirmé qu'il n'y avait plus de confusion sur quoi que ce soit: les permis avaient bel et bien été accordés! Puisque la loi ne comporte pas de clause pour cette situation, la dénonciation mérite une investigation contrôlée par l'attention de l'opinion publique.



VASTE ET LIBRE PROSPECTION

Bien que l'ambiguïté survenue deux mois auparavant puisse être répétée (cette possibilité fut refusée par le CONAGE et le CEDI), les dernières données montrent clairement l'intérêt que représente le potentiel minier réparti sur environ la moitié de toute la région indienne de Para et d'Amapa. Les multinationales, par exemple, ont revendiqué 168 régions, soit plus de 1,2 millions d'hectares; la compagnie canadienne BRASCAN, dominant le groupe, a des intérêts sur plus d'un million d'hectares (spécialement dans la région de Nhamunda Mapuera). BILLITON, RHODIA, St JOE et ANGLO-AMERICAN sont les autres compagnies étrangères qui convoitent l'exploitation minière des territoires indigènes.

Les compagnies d'état (en rapport avec CVRD) ont déposé 140 demandes sur plus d'1,1 millions d'hectares, tandis que les compagnies nationales privées en ont demandé 183, pour 1,3 millions d'hectares.

- 1: CARAJAS
- 2: SAO LUIZ
- 3: MACAPA
- 4: PANAMIRIM
- 5: RECIFE
- 6: JOAO PESSOA



Les compagnies au capital non identifié en ont sollicité 227 pour 1,8 millions d'hectares.

Cette information est d'une extrême importance. D'une part, les Indiens et tous ceux qui prennent part à leurs problèmes doivent savoir qu'une grande partie de leurs territoires est sérieusement convoitée par des compagnies d'exploitation minière; d'autre part, les mineurs savent parfaitement que bon nombre de leurs demandes s'appliquent au territoire indien. Compte tenu de ces deux points et de leur opposition, la question concerne toute la société brésilienne car elle constitue une des données fondamentales dans le choix entre l'occupation/exploitation de l'Amazonie et sa préservation.

ANALYSE TROP SUPERFICIELLE

Malgré cette situation problématique, les géologues Elmer Prata Salomao et Romualdo Paes de Andrade ont pu montrer que le projet proposé pour définir un nouveau Code Minier traite



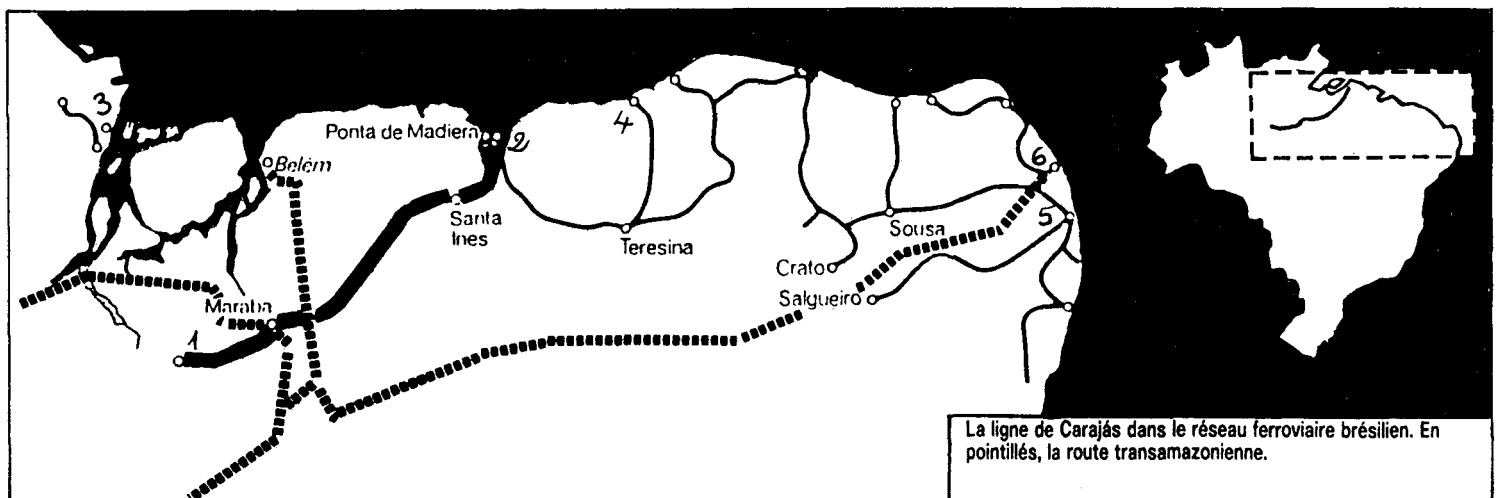
la question de façon superficielle et non satisfaisante - en un seul article!

Dans des débats récents, Salomao Santos a admis qu'à présent la FUNAI elle-même a la capacité d'agir sur le problème - jusqu'à présent, sa position en la matière manquait de clarté. L'histoire, finalement, n'a donc guère avancé depuis le temps où le général Custer chassait les Indiens dans les plaines les plus au nord de l'Amérique. Si la méthode est devenue plus sophistiquée, le résultat, lui, est pratiquement le même.

Lucio Flavio Pinto
(publié dans *O Liberal*,
de Belem, le 7/12/85)

Trad. d'Elizabeth Eyraud

RAPPELONS-NOUS L'IMPORTANCE TOUTE DECISIVE DU RAIL DANS
L'HISTOIRE DE LA CONQUETE DU GRAND OUEST AMERICAIN...
LA PERCEE EST CETTE FOIS INELUCTABLE, INFINIMENT PLUS
SIGNIFICATIVE QUE LA BIEN LONGUE TRANSAMAZONIENNE...DE
CARAJAS A BELEM, 1190 KM SEULEMENT: UN FLEUVE DE FER,
MANGANESE, NICKEL, CUIVRE, OR ETC... DU SANG VERT...



La ligne de Carajás dans le réseau ferroviaire brésilien. En pointillés, la route transamazonienne.

proches de la SOLUTION FINALE !

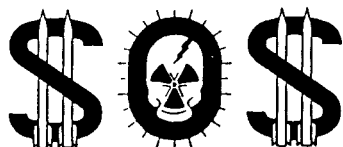
On peut considérer que, pour l'époque, et comparativement aux méthodes directement génocidaires, le Service de Protection des Indiens du Général Rondon s'était donné des principes assez louables. Chercher et mettre en oeuvre un contact en vue d'une assimilation progressive, sans jamais, avait-on dit, perdre de vue les principes suivants:

- Mourir si nécessaire, ne jamais tuer!

Respecter les tribus comme étant des peuples indépendants.

Leur garantir la possession de leurs terres qui sont nécessaires à leur survie.

Assurer à l'Indien une protection physique et directe de l'état.



L'explosion épidémique fut la première conséquence de ce projet a priori séduisant; en outre, les équipes se succédant, ce corps "social"

fois bien mis en place céda à la corruption la plus détestable: meurtres, tortures, détournements de fonds faramineux, etc... (Ainsi Luis Vinhas Neves qui fut accusé d'une quarantaine de crimes et d'un détournement de 300 000 dollars en 2 ans, après avoir "dirigé" le SPI). En 1961, après des actes de "pacification" criminels et incontrôlés, on autorise les frères Villas-Boas à créer le Parc National du Xingu, cette belle vitrine qui permet de dire aujourd'hui aux dirigeants brésiliens que leur pays prend soin de "ses Indiens". En 1967, le SPI a été intégré à un corps administratif plus important, car "Progrès" oblige... C'est la FUNAI (Fondation nationale de l'Indien) dont les débuts, là aussi, furent en partie louables; mais il s'agissait, pour un millier d'hommes, de surveiller et de protéger un territoire vaste comme l'Europe! Il fallut instaurer une "Guarda rural indigena", c'est à dire une police indienne armée, qui ne put d'ailleurs rien faire contre les ruées massives que suscitèrent l'or, les diamants, le caoutchouc et les terres immenses...



On dit bientôt couramment que la FUNAI contenait plus de militaires que d'Indiens. Ses méthodes se calquèrent très vite sur celles du Bureau des Affaires Indiennes aux Etats-Unis (voir nos dossiers antérieurs). Les constats catastrophiques se sont multipliés -nombreux en ce qui concerne la Croix Rouge qu'on ne peut taxer de partialité- La FUNAI se retirait simplement, et de façon non officielle, des zones où "il n'y avait plus rien à faire", c'est à dire où les maladies, la famine, les crimes et la prostitution instituées promettaient aux tribus contactées une disparition prochaine et douloureuse. Infantiliser l'Indien, le placer sous tutelle véritablement comme un enfant -au point même à ne pas le condamner quel que soit son délit!- c'était en fait, et surtout, éviter de lui reconnaître un droit à sa terre, un droit légal à part entière, tant individuel que collectif. Cela permettait ce qui est en train d'aboutir de plus en plus rapidement aujourd'hui: un vol progressif, une victoire totale sans guerre ni traité, des massacres sans victimes officielles. Pour ses méfaits et sa corruption qui dérangent les bien-pensants, et tout autant parce qu'elle est une gêne ultime pour des gouvernants follement désireux de franchir le pas -le dernier-, la FUNAI est aujourd'hui en sursis; sa suppression paraît même prochaine.

AUCUN DROIT INDIGENE SUR LE SOUS-SOL !

Intégrés, semi-intégrés ou isolés, tous les groupes ethniques sont physiquement menacés après avoir été inégalement déstabilisés du point de vue économique-culturel. Un groupe d'Indiens Matis, par exemple, vivant dans le Javari et contacté en 1982, a perdu aujourd'hui jusqu'à la moitié de sa population! Ces "choses-là" vont donc très vite et ne font que s'amplifier de façon évidente pour les spécialistes et alarmante, angoissante pour l'Homme et son Histoire sur Terre...

Il faut savoir qu'une firme comme Petrobras prospecte le sous-sol sans le moindre scrupule, retournant et souillant le sol là où elle le veut, érigeant tours et derricks là où c'est "nécessaire", puisque, par principe, les Indiens n'ont aucun droit sur leur sous-sol!

Pourtant, un peu sans se l'avouer, le brésilien moyen a hérité en bien des points du mode de vie indigène: gastronomie variée et attrayante où le manioc garde une place importante, hamacs omniprésents, propreté qui peut aller jusqu'à plusieurs douches par jour etc... Dans "Maître et Esclave" Gilberto Freire fait une très bonne analyse de tous ces éléments qui constituent une "culture nationale" (pensons à cette Amérique obsédée, délicieusement hantée par cette Indianité "Peau-Rouge" dont la persécution n'est autre que la "Gloire" des "Pionniers").

LA BOMBE ATOMIQUE EN PLEINE FORET ?

Le temps est loin où, ayant occupé les bureaux de la FUNAI, 14 Indiens Xavantes se lancèrent autour de Juruna, le premier des leurs à être député, dans un réquisitoire fort déterminé contre le verrou tyrannique que constituait le pouvoir des "22 colonels" à la tête de cet organisme. Souhaitons que le guerrier Juruna, qui est intervenu depuis en maintes occasions, puisse encore se manifester avec une réelle efficacité avant qu'il n'y ait plus un seul Indien en Amazonie...

Les rumeurs de réorganisation que l'on tente aujourd'hui d'étouffer ou de déguiser signifient bien pour très bientôt un total abandon juridique des populations indiennes; autrement dit, même si subsiste le sigle "FUNAI", c'en est déjà quasiment fini de cette organisation aux objectifs sociaux qui, à l'origine il est vrai, avaient de quoi rassurer; si les protestations internationales ne sont pas entendues -que peut prétendre dire la France en ce domaine du droit des Peuples?- ces 5 lettres vont figurer durant quelques mois encore sur la porte d'un petit bureau vide au Ministère de l'Intérieur, là même où, sous-couvert d'"émancipation" de l'Indien, on prépare le dernier assaut en vue de son assimilation générale, brutale et définitive...

C'est à vous, à nous tous, à l'Homme que s'impose le devoir de protester contre cette atteinte portée à son destin même au travers du génocide amazonien. La dernière menace, qui dépasse encore tout ce qui y fut perpétré: la "création de zones de protection", c'est à dire concrètement de zones vidées de toute leur population et hermétiquement bouclées; tout laisse à

bibliographie

"LE CHANT DU SILBACO" -Jacques Meunier et A.M. Savarin, publications premières/Paris-

"LES KAYAPO DU NORD" -Simone Dreyfus éd. Mouton & co-

"LE CERCLE DES FEUX" -Jacques Lizot, au Seuil-

"LE MASSACRE DES INDIENS" -L. Bodard éd. Gallimard-

"L'AMAZONIE PERUVIENNE INDIGENE" -Marcel D'Ans, Payot-

"TRISTES TROPIQUES" -Claude Levy - Strauss, Coll. Terre Humaine-

"AIMABLES SAUVAGES" -Huxley, coll. Terre Humaine-

"RITES, MAGIE, SORCELLERIE DES INDIENS DE L'AMAZONIE" -Marquis Waurin éd. du Rocher, Itinéraires-

"PAS DE PLACE POUR LES HOMMES SAUVAGES" -Baumann et Uhlig, Seghers-

"FRONTIERES INDIGENES DE LA CIVILISATION" -Darcy Ribeiro, 10/18-

"LES JIVAROS" -M. J. Harner, Payot-

"LE CHEMIN DES INDIENS MORTS" -de Michel Perrin, Payot-

"ORIGINES DU PREJUGE RACIAL AUX AMERIQUES" -Hugo Tolentino, Laffont-

"L'ENVERS DE LA CONQUETE" -Miguel Leon Portilla, éd. Fédérop-

"L'AUTRE PEROU" -Pierre Gras, éd. Fédérop-

"L'AMERIQUE INDIENNE ET L'OCCIDENT" -Fausto Reinaga, éd. Parti indien de Bolivie, La Paz-

"AMAZONIE BRÉSILIENNE" -Dossier de la revue ETHNIES, N° 7-8 (hiver 1987 1988) éditée par SURVIVAL INTERNATIONAL/France: 16, rue Littré 75006 Paris-

et de notre Ami André Cognat, relire: "J'AI CHOISI D'ETRE INDIEN" et "ANTECUMA OU UNE AUTRE VIE" (en terre WAYANA), éd. R.Laffont-

penser, malgré le démenti officiel d'il y a 7 mois, qu'il s'agit, complément logistique du centre orbital -Alcantara, Maranhãon-, d'une base expérimentale d'explosions nucléaires... En pleine forêt! Alors, à suivre...

M. Canton - D. Kerbaol

CINEMA ?

"TOUTE RESSEMBLANCE AVEC DES PERSONNES EXISTANTES OU AYANT EXISTE
N'EST MALHEUREUSEMENT PAS DU CINEMA..."



"LA FORET D'EMERAUDE", sortie en 1985...

"MISSION", sortie en 1986...

John Boorman pour le premier film, comme Roland Joffe pour le second, ont donc choisi d'évoquer le monde indien d'Amazonie: celui que l'on a surnommé "l'Enfer vert"...

"Enfer" pour la Mission et "Vert" pour l'Emeraude...



... incontestablement ces deux films sont à rapprocher ; pas seulement pour la qualité des images (quoique la forêt soit magnifiquement filmée dans l'un comme dans l'autre des deux films...), mais bien plus par la tentative des deux réalisateurs de dévoiler enfin les coulisses de l'Histoire coloniale, de témoigner de la Vision Indienne autour de cette "aventure occidentale", d'emporter le spectateur au delà des stéréotypes de Jungles et de Cannibales ; en un mot, d'en finir avec cet Exotisme barbare qui nous attire et nous repousse tout à la fois, tel l'Anaconda de ces Territoires...

Autant l'avouer tout de suite, c'est raté...

Ni la route Trans-amazonienne qui se propose de déchirer la "Forêt d'Emeraude", ni le fleuve Amazone qui conduit à la "Mission", n'ont permis le PASSAGE entre le monde technologique et le monde tribal... Car c'est bien de cela dont il s'agit ; de la construction d'un barrage ultra-moderne en pleine forêt, à l'édification d'une coopérative rurale, aucune de ces deux entreprises n'a quelque chance de rencontrer le monde d'échange tribal... Le Bateau ivre qui tente périodiquement de s'enfuir de nos rades d'angoisse et de tourment dérivera au fil des deux pellicules sans pouvoir accoster les rives de l'Amérique indienne, autrement qu'en l'abordant "sauvagement"...

Peu importe aux yeux des réalisateurs d'un Occident qui se cherche une civilisation à se mettre sous la dent, les valeurs profondes issues d'un Territoire qu'ils vivent comme surnaturel que parce qu'il est avant tout Naturel...

Des Indiens Guaranis du XVIIIème siècle, à leurs frères encore libres du XXème siècle, de l'âge "d'innocence" à une époque dite de "survie" (mais où est donc passé l'âge de raison ?...) l'univers de l'Indien n'est peuplé que de mysticisme, de fétiches, de masques, de SAUVE QUI PEUT, puisque nous sommes en plein cinéma...

A l'aube d'une forêt que l'on dit "luxurieuse..." l'Homme Blanc se peint son VISAGE PALE des couleurs du Sauvage, inverse les rôles, intervertit les masques de Demain pour ceux de Jadis et prête à l'Autre les propres traits de sa figure grossière...

Un fusil dans une main, un ostensor dans l'autre, le trafiquant comme le missionnaire poursuivent la même utopie tantôt hallucination, tantôt cauchemar ; et le scandale devient chaos quant, arrivés au bout de leur aventure cannibale, tous ces hommes du vieux monde n'ont plus que l'écorce à ronger de ce qui fut hier un arbre gigantesque aux racines millénaires...

Certains Indiens d'Amazonie ont dû baptisé ces hommes-là, les "termites".



Reste à se demander comment l'insecte s'est introduit si subversivement au coeur d'un monde qui n'était tenté ni par le commerce, ni par le diable...

Les cultures indiennes n'avaient pas pour coutume de constituer des chorales de centaines d'enfants, de fabriquer des violons en série, ou de prostituer leurs femmes dans des cabarets...

Pourtant, la chose est bel et bien arrivée. Il eût été intéressant de tenter d'expliquer pourquoi la Tribu s'est montrée si vulnérable et si fragile face à quelques individus et non face à une armée...

Si l'on parque désormais les Indiens dans des réserves les éloignant ainsi le plus possible de nos cités, on continue dans le même temps à jouer et à rêver au Sauvage... Et Bison Fûté règle les routes de nos vacances et nos enfants réclament encore la panoplie du Grand Chef pour Noël...

Double respiration où l'Indien semble bien tenir le rôle du ballon d'oxygène... On dit de l'Amazonie qu'elle est le Poumon vert du Monde...

Image enchanteresse et splendide que ce jésuite qui souffre le martyre - puisque tel était son honneur... - en escaladant une cascade et se retrouvant en haut encerclé par une bande de guerriers Guaranis ; l'arc et la flèche allaient bientôt parler... quand brusquement le Soldat de Dieu sort de sa musette une flûte. Serait-il donc venu pour partager humblement l'émerveillement de ce sentiment d'appartenir au Monde ?

On connaît la suite...

A quelques distances de cet univers cinématographique, un homme - Christophe Perray - chargé de cours à l'UER d'Ethnologie Paris VII, invente un rituel entre Caméra, Cinéma et Indiens Empewanas. Cette démarche se veut résolument une ethnologie de l'échange, de la Parole et de la Poésie... Ce cinéma-là n'est ni documentaire, ni spectacle...

Il est COMMUNICATION.



Pascal KIEGER



LEONARD PELTIER



le martyre continue

Mes chers Amis et Défenseurs,

En premier lieu, je tiens à remercier tous ceux qui, suite au refus de la 18ème Cour d'Assises de m'accorder un nouveau procès, ont envoyé si rapidement leurs messages de solidarité et d'engagement. Vos lettres m'ont particulièrement encouragé et m'ont rappelé que, dans la lutte, je ne suis pas seul. Bien sûr, ces journées et les semaines passées qui ont été remplies de vos prières ainsi que des miennes ont été pour nous tous une source de résistance importante. Bien sûr, j'avais espéré que le 8ème Cour d'Assises obéirait aux lois et à la Constitution de son propre pays et m'accorderait ce nouveau procès ; mais je n'ignorais pas non plus qu'un état ayant rompu unilatéralement 371 traités signés avec les Nations de mon Peuple peut sans vergogne ne pas respecter ses propres lois quand elles s'appliquent à un Indigène américain. Quand j'ai reçu la décision du refus, j'ai dû ressentir exactement ce qu'avaient ressenti Crazy Horse, Sitting Bull et Chef Joseph - qui fut emprisonné sur ce site même - après s'être heurtés au gouvernement américain.

Chacun d'entre nous se rend compte qu'à l'évidence les tribunaux et le Ministère de la Justice doivent cacher leurs propres crimes à l'égard de mon cas. Aussi leur crainte de voir éclater la vérité aux yeux d'un nombre grandissant de personnes est-elle un facteur majeur dans leur refus.

Je me suis exprimé durant des années contre les injustices infligées aux Peuples Indigènes et ce, bien avant qu'on m'envoie en prison pour avoir parlé et milité contre les violations des Droits de l'homme et de notre Mère la Terre. Bien que cela fasse 11 ans que mon corps est enfermé à clef dans ces diverses prisons, je n'ai jamais cessé de parler. Et les véritables raisons de mon emprisonnement sont cette opposition verbale et mon travail d'organisation. J'ai la ferme conviction que même le FBI et procureurs qui ont travaillé sur mon dossier savent parfaitement que je ne suis pas coupable de complicité de meurtre. Jamais je n'ai prôné la violence, jamais je ne l'ai appliquée.

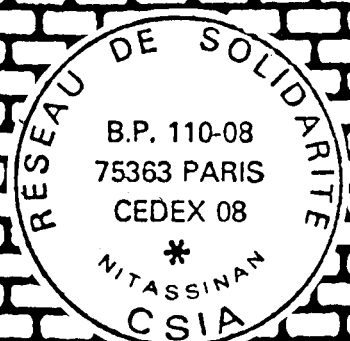
Je sais très bien que pour mon dossier, il est illusoire de compter sur les tribunaux et leur système de "Justice" - la seule justice serait l'accord d'un nouveau procès, juste celui-ci. Mes avocats continueront à débattre de ces questions devant les tribunaux et d'y lutter dans ce but. Il faut aussi que nous travaillions ensemble à informer l'opinion publique de tout ce continent et à travers le monde. Nous voulons surtout donner une plus grande importance à notre travail au sein de la communauté internationale. De nouveau, nous allons contacter nos amis et défenseurs qui sont nombreux au sein même du Congrès et des associations religieuses en espérant y voir grandir encore le soutien.

Ce qui amènera un nouveau procès et me libèrera, ce sera la détermination et les prières du Peuple. Je compte sur vous. je suis reconnaissant de savoir qu'à travers mon cas un nombre croissant de personnes sont devenues conscientes des problèmes majeurs que doit aujourd'hui affronter tout le Peuple Indigène.

Nous passerons tous par cette crise pour la Survie. Avec de l'Amour, de l'espoir, des prières, nous pouvons, nous allons faire changer les choses. Je suis reconnaissant de voir que nous résistons ensemble dans cette lutte et que les tentatives de m'obtenir un nouveau procès ne sont qu'un élément dans la lutte globale pour la Paix et la Justice dans ce pays. Merci pour tout le travail que vous avez réalisé jusqu'ici.

Merci pour celui que, je le sais, vous allez poursuivre encore. Vous êtes mon inspiration, cela-même qui me fait continuer.

*Dans l'esprit de Crazy Horse,
Affectueusement, votre frère,
Leonard PELTIER.*



APRES 2 ANNEES DE TERGIVERSATIONS SCANDALEUSES, ON VOUDRAIT ENTERRER UN DOSSIER GENANT:

Le 11 septembre 1986, la Huitième Cour d'Appel a répondu par la négative à l'appel de LEONARD PELTIER, otage du gouvernement américain, demandant qu'un nouveau procès lui soit accordé. Le tribunal a déclaré qu'il était "mal à l'aise" dans sa décision parce que le gouvernement avait dissimulé un certain nombre de pièces critiques et avait fait obstacle aux tentatives de la défense d'interroger les témoins de façon adéquate.

Cependant, les juges Ross, Heaney et Gibson ont refusé à LEONARD PELTIER l'ouverture d'un nouveau procès parce qu'ils ont estimé que les preuves dissimulées au jury n'auraient pas changé le verdict. Parmi les pièces critiques escamotées se trouvait un document émanant de l'expert en balistique du FBI, disant que les douilles trouvées sur les lieux de la fusillade ne pouvaient provenir de l'arme prétendue de PELTIER.

Cette décision est une véritable honte. En 1977, LEONARD PELTIER avait été condamné à deux peines consécutives de détention à perpétuité, non pas sur la base de preuves de sa culpabilité, mais sur la base de convictions racistes d'un juge partial et sans honneur. En 1984, les efforts de nos avocats avaient permis d'obtenir du FBI un certain nombre de documents dont l'existence avait été jusqu'alors dissimulée. Sur la base de ces documents, des pièces capitales, la Huitième Cour d'Appel avait ouvert une série d'audiences. Deux ans après, ils prennent enfin leur décision...

Il est grand temps que les juges Américains comprennent que seule l'ouverture d'un nouveau procès mettra un terme à cette affaire. Il dépend de nous de le leur faire comprendre.

Eric FONTAINE.

ALORS ADRESSEZ-NOUS VITE VOS PETITIONS!

D'avance, bravo!

ICI C'EST AUTRE CHOSE...

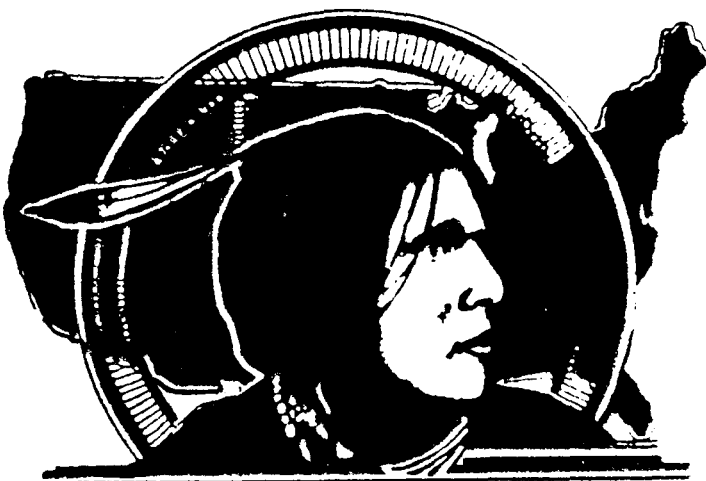
L'ETE DERNIER CHEZ DENNIS BANKS,

A LONEMAN SCHOOL...

Traversant des petits groupes de maisons, sans réaliser que nous traversons des villages dont les noms nous sont connus depuis les événements de Wounded Knee en 1973, nous filons vers Loneman-School à Oglala, qui est le but de notre traversée de la réserve Lakota. Kili, Porcupine, Wounded Knee. Peu à peu, le sol vousse l'échine et quelques arbres apparaissent; nous arrivons à Pine Ridge.

Que tous les romantiques en quête d'exotisme à plumes ou d'expériences "spiritualo-religieuses", que tous les "indianophiles" nostalgiques de l'époque du cheval, que tous les doux rêveurs, que tous les exaltés de la lutte au tambour et au poing levé évitent de suivre nos traces dans leurs rêves aux pieds nus. La réalité a des épines, et, bien que mis en garde, nous nous y sommes piqués.

Il nous a fallu rester une demi-heure à regarder vivre Pine Ridge en pleine journée pour réaliser que notre imagination avait fait fausse route. Un peu paumés dans la pesante odeur d'essence qui émane des pompes voisines, nous cassons la croûte non loin de l'unique boutique grande surface de Pine Ridge qui, je l'apprendrai plus tard, appartient à un Blanc. Toutes les voitures qui passent, arrivent, tournent et partent, non sans hurler de leurs quatre pneus à chaque manoeuvre, ressemblent vaguement à ce qu'elles ont dû être lorsqu'elles étaient neuves... Enfoncées, défoncées, tordues, pliées, les carrosseries témoignent de nombreux



Derrière nous, le décor lunaire des Badlands s'évapore en un brouillard mauve, avalé par le lointain. Devant, nous découvrons les plaines dépouillées que le vent fraîchissant de la fin d'été balaie, courbant sur son passage cette herbe fine que l'on appelle encore sans honte l'"herbe à bisons". Nous sommes arrivés sur la réserve sans vraiment nous en apercevoir... Ni panneaux, ni pancartes. Peut-être ne les avons-nous pas vus, peut-être n'existent-ils pas...

OGLALA

HOME OF THE LAKOTA NATION



choes, du bas de caisse jusqu'au toit. Il plane comme une odeur de violence mal contenue, telle un volcan en éveil qui se contente pour l'heure de fumer en gris et en jaune.

On sent le désœuvrement, on perçoit la misère, on voit l'alcoolisme, on pressent la violence. Et pourtant, ici, c'est un jour comme un autre. Il me semble tout à coup que les livres et les conférences ne m'ont rien appris. Mais avais-je bien lu? Avais-je bien écouté?

Un peu mal à l'aise, nous quittons l'endroit pour reprendre la route en direction d'Oglala.

C'est dans cette communauté aux habitations très dispersées sur un large territoire que nous apprenons ce que peut être la lutte lorsqu'elle n'est ni armée ni bardée de slogans et de chants de révolte. Dans les mots, ça pourrait ressembler à chez nous: "Lutte pour améliorer l'enseignement, lutte pour recevoir une formation professionnelle, lutte pour créer des emplois, lutte contre la drogue, lutte contre l'alcoolisme." Dans les mots, ça ressemble à chez nous, mais ici c'est autre chose...

A Loneman, la famille Banks nous fait bon accueil et, malgré notre difficulté à nous exprimer en Anglais, Dennis Banks, en bon pédagogue, nous explique la situation d'Oglala à l'aide de dessins et de diagrammes.

La communauté compte 1700 âmes dont 800 peuvent prétendre à un travail; 67 seulement ont un emploi. Dans cette perspective, on peut comprendre le manque de motivation des enfants et de leurs parents, d'où cette importante désertion des écoles dans la réserve qui fait que 12% des enfants arrêtent leur scolarité à 8 ans, 25% entre 9 et 12 ans, et 50% entre 13 et 16 ans. Pour ce qui est des universités, il est inutile d'en parler...

Dans le cadre de sa libération sur parole, Dennis Banks, sortant de prison, découvre à Loneman-School, où il doit travailler quelques mois pour être en règle avec la loi, une tâche importante et la perspective d'un nouvel espoir pour sortir du cercle infernal qui mène le peuple Indien à sa destruction.

"Loneman Industries" est au service de la communauté d'Oglala; elle assure des possibilités d'emplois, des formations professionnelles et une sécurité économique. Loneman school/Loneman Industries



(Ne manquez pas dans Nitassinan n°10:
-correspondance avec Loneman School,
-interview de Dennis Banks!)

(partenaire dans l'éducation et le monde du travail) agit comme principal centre d'éducation pour 200 enfants d'âge scolaire. Tous les cours bilingues (Lakota/Anglais) sont reconnus par l'Etat. Les enseignants et instructeurs sont Indiens et non-Indiens.

C'est à peu près en ces termes que se définit elle-même "Loneman School/Loneman Industries".

Après un important travail de démarches, prises de contacts et tractations avec des entreprises, Dennis peut annoncer la création de 62 nouveaux emplois dont:

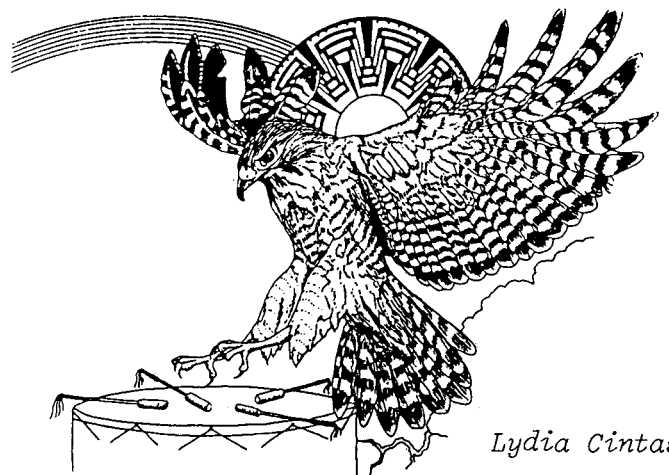
- Confection de couvertures traditionnelles Lakota: 15 emplois (pour la plupart, des femmes).
- Coupe de bois: 25 emplois.
- Montage de câbles pour circuits d'assemblage: 10 emplois.
- Lavage et filage de la laine de lama: 8 emplois.

C'est peu mais c'est un premier pas qui donne du coeur à l'ouvrage. C'est peu mais c'est tout de même beaucoup au regard de ce qui existait avant.

Ici se côtoient la tradition et le modernisme. Le regard fixé vers l'avenir, à l'écoute de la connaissance des Anciens. Ici, on n'attend pas les touristes pour respecter la tradition et la religion, puis l'offrir en spectacle tout de plumes, de perles et de peau vêtus. De toutes façons, ici on n'attend pas les touristes, ni pour ça, ni pour autre chose.

Parce que le voyage touche à sa fin, nous reprenons notre route pour quitter la réserve. Au sommet de la colline, un château d'eau orné d'un bison peint en brun nous regarde nous éloigner.

J'ai comme un pincement au coeur en voyant le vent courir dans les plaines, agiter les rares herbes clairsemées, glisser à la surface de cette étendue d'herbes qui ondoie sur son passage comme une mer végétale, ce vent qui court sans se lasser à la recherche des grands troupeaux disparus.



Lydia Cintas

Moi, Rigoberta Menchú

Une vie, une voix, révolution au Guatemala



PAUVRES ET FIERES

Comment parler d'un livre qui n'est pas un livre mais un cri ? Cri de rage, cri de douleur. Mais aussi cri d'amour et cri de haine. Amour pour la vie, toute la vie, la vie simple et sacrée. La vie de l'Indien - l'indigène - et celle de sa terre, vingt fois millénaire, volée pourtant, conquise, violée, hier, juste hier, par l'Européen avide de richesses et de pouvoir, ici l'Espagnol. Haine pour cet Espagnol, ou plutôt le "Ladino", le métis, qui fait la loi sur ces terres du Guatemala et exploite les paysans indiens.

Rigoberta Menchu est de ces Indiens Quiché (groupe Maya), refoulés dans la montagne, l'Altiplano, pauvres parmi les pauvres, soumis à une exploitation, une discrimination, une oppression chaque jour plus dures, et pourtant fiers de leurs traditions, de leurs coutumes, de leur philosophie, de leurs ancêtres, décidés à perdurer coûte que coûte.

Oui, comment dire cette voix, cette voix de femme, jeune mais déjà mûre, à 23 ans, qui raconte son enfance - c'était hier -, cette souffrance quotidienne dans les plantations de coton ou de café des propriétaires terriens, l'horreur qui y survient parfois, lorsque, sans soucis des travailleurs, l'avion de fumigation y déverse son poison insecticide. Homicide. Mais elle dit aussi, cette voix, les petites joies et le bonheur fragile, inquiet, de la vie dans la communauté indienne, si soudée, autour de la "milpa", la culture du maïs, avec ses rites, ses prières, ses fêtes. Elle dit, cette voix vibrante, sa fierté d'être une indigène, pauvre matériellement mais combien riche spirituellement face à l'opresseur obtus et sanguinaire.

SON FRERE

BRULE VIF EN PUBLIC

Car elle raconte aussi l'atroce; la repression qui se durcit depuis quelques années - je ne l'ai pas dit: il s'agit de nos années 70 et 80 - et se traduit par les massacres et la torture. Elle raconte son jeune frère torturé et brûlé vif en public, pour l'exemple, son père brûlé par les bombes au phosphore lors d'une manifestation à l'ambassade d'Espagne, sa mère torturée également et abandonnée agonisante dans un bois.

L'ESPOIR

DES DESESPERES

Et malgré l'horreur, malgré le cauchemar, malgré la mort, elle dit l'espoir - l'espoir définitif des désespérés - placé dans la lutte armée, la guérilla, le soulèvement populaire et révolutionnaire. Mais placé aussi dans l'organisation et l'éducation des Indiens par eux-mêmes. Lassés de s'être fait roulés et spoliés de leurs terres parce qu'ils ne comprenaient pas l'espagnol, ils décident de s'emparer de la langue de l'ennemi pour en faire une arme dirigée contre lui. Ce livre, qui raconte la lutte de Rigoberta Menchu et des siens, est aussi un moment, un phase essentielle de cette lutte: faire connaître au monde une autre vérité sur la dictature, la torture et l'oppression du peuple indien et paysan qui sévit en Amérique latine.

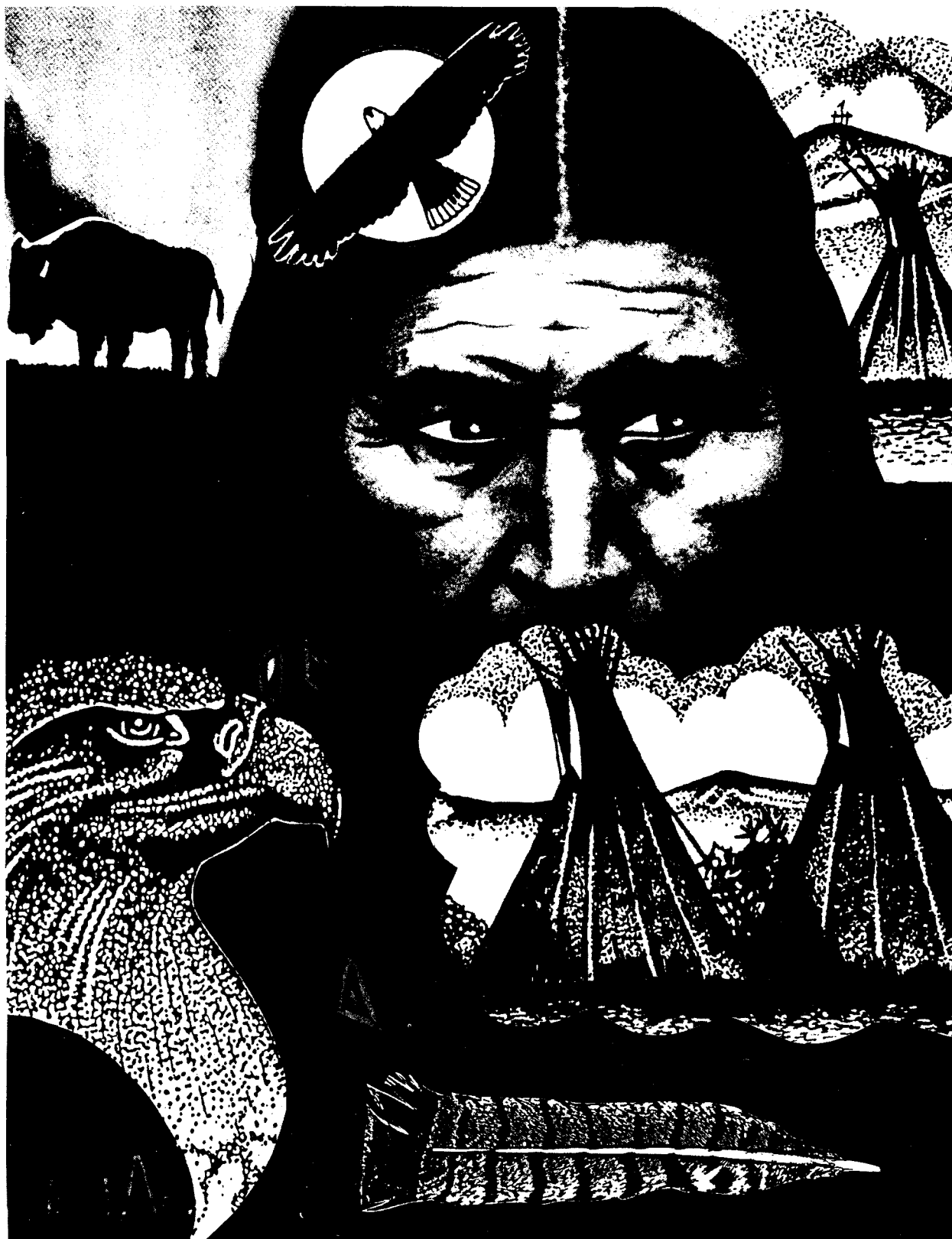
Le récit de Rigoberta Menchu a été enregistré à Paris en 1982 par Elisabeth Burgos, ethnologue et elle-même Latino-Américaine. Rigoberta Menchu s'y exprime dans un espagnol qu'elle ne maîtrise que depuis trois ans et dont les maladresses et les incorrections - non retouchées ni par E. Burgos ni par la traductrice française - donnent un ton encore plus bouleversant à ce témoignage effroyable. Il FAUT le lire. Pour se rendre compte que les assassinats et les massacres perpétrés contre les Indiens, ce n'était pas seulement hier et au Far-West, c'est aujourd'hui en Amérique Latine.

MANGUY

Ed. NRF

Coll. Témoins/Gallimard

330 pages



...Nous ressemblons peut-être à des Indiens et peut-être en avons-nous la couleur, mais à quoi pensons-nous? Que faisons-nous pour nos propres enfants qui sont en train de perdre leur langue et leurs traditions? Comment notre peuple se comporte-t-il? Que font-ils? Sont-ils toujours Indiens ou ne sont-ils que des indiens allocataires, des indiens de trois jours, des indiens de clinique ou des indiens de l'école "BIA"? Trouverons-nous, un de ces jours, dans notre boîte aux lettres, un formulaire à remplir, un "formulaire pour être Indien"?

SOEUR, SOEUR!

Je veux parler à la femme
qui est en toi...
Nous sommes assiégés
dans une période trouble.

Soeur, Soeur,
n'entendrais-tu pas ma voix?
Je suis ton frère
mais
j'ai commis les erreurs
d'un homme...
Parfois on se sent seul
d'être un homme.
La programmation produit
cet effet;
la distinction est une chose
si cruelle!

Soeur, Soeur,
ne me comprendrais-tu pas?
Ils prennent tes frères et
les transforment en hommes,
comme ils prennent nos soeurs
pour les transformer en femmes!

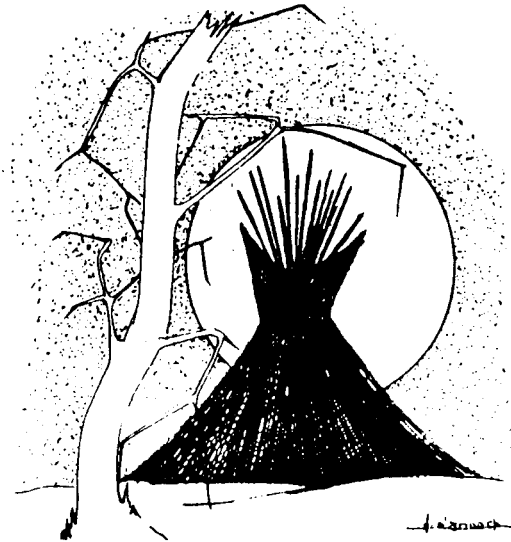
Soeur, Soeur,
nous sommes toute la famille
de la Terre;
ils nous ont conduits à leur
"NEW CLEAR WAR";
ils nous ont appris la compétition
et l'abus
et la division
afin de tous nous manipuler!



Soeur, Soeur,
écoute mon coeur,
c'est le moment
de rassembler toute la famille;
nous devons tous nous rappeler
ce qu'est la vie...

Soeur, Soeur,
je suis ton frère!
A chaque fois que
je t'ai blessée,
je me suis toujours
blessé moi-même.

Soeur, Soeur,
écoute ma voix,
c'est à nous de jouer,
nous avons choisi.



Le temps que nous n'avons pas pris,
c'est le temps qui nous a échappé,
le temps que nous avons déjà traversé.

Le rêve que nous n'avons pas fait,
c'est le rêve qui nous endort,
le rêve qui s'empare de nos visions.

La vérité que nous n'avons pas dévoilée,
c'est la vérité que nous ne pouvons supporter,
la vérité qui ne peut s'oublier.

L'amour que nous n'avons pas donné,
c'est l'amour que nous n'aurons jamais,
l'amour que nous cherchons encore.

Le bonheur que nous n'avons pas connu,
c'est l'or que nous n'avons pas touché,
l'or d'une lumière non métallique.

GREENPEACE

par Robert HUNTER, ed. Robert LAFFONT

le combat pour «Notre Terre»

L'épopée mondiale du grand mouvement écologique racontée par l'un de ses fondateurs

Ce livre raconte l'histoire des quatorze premières années de la célèbre organisation GREENPEACE, organisation dont le but a été de réaliser une vieille prophétie des Indiens d'Amérique du Nord qui prédit qu'un jour viendra où les différentes races et nationalités s'uniront pour défendre la Terre de ses ennemis.

Né à partir d'un comité de protestation contre les essais nucléaires américains sur l'île de Amchitka, ce mouvement, canadien à l'origine, fut dès ses débuts en affinité très étroite avec la philosophie indienne. Voici ce que raconte Robert Hunter:

"J'avais emporté à bord un livre, *Les Combattants de l'arc-en-ciel*, un recueil de prophéties et de mythes des Indiens d'Amérique du Nord. (...) Il y avait, en particulier, une prophétie faite il y avait plus de deux cents ans par une vieille grand-mère de la tribu des Cree, nommée Oeil de Feu, qui disait qu'un jour les oiseaux tomberont du ciel, les poissons seront empoisonnés dans les rivières, les daims mourront dans les forêts et les océans seront noirs, tout cela à cause de la cupidité et de la technologie de l'homme blanc. A ce moment là, le peuple indien aura complètement perdu son âme. Mais il devrait la retrouver et commencer à enseigner à l'homme blanc le respect de mère Terre. Utilisant le symbole de l'arc-en-ciel, toutes les races du monde s'uniront et prêcheront les enseignements des Indiens, et les combattants de l'arc-en-ciel mettront fin à la désacralisation de la Terre.

Nous approchions du village indien de la tribu des Kwakiutl dans la baie d'Alert sur l'île du Cormoran, quand un message radio nous invita à débarquer pour recevoir une "bénédictio" et un saumon en cadeau. Un groupe d'indiens

monta à bord accompagné de deux jeunes femmes radiuses, Lucy et Daisy Sewid, les filles du chef. Très excitées, elles nous expliquèrent que tous les indiens de la côte Ouest nous souhaitaient bonne chance car ils étaient très conscients du danger des essais nucléaires et en particulier de ceux d'Amchitka. Les Kwakiutl étaient en train de construire le plus haut totem du monde et espéraient l'ériger très bientôt. Ils nous invitèrent à nous arrêter à notre retour afin que nos noms soient gravés sur le totem. Ce n'était pas un mince honneur."

En lisant ce livre on voit bien à quel point l'éthique de Greenpeace est indissolublement liée à la philosophie et à la spiritualité indienne, et ce n'est pas étonnant car ce que nous, occidentaux, appelons "écologie" n'est rien d'autre que la redécouverte tardive des lois sacrées de vie en harmonie avec la nature auxquelles les Indiens obéissent depuis des millénaires d'existence.

En dehors de cet aspect, c'est aussi un récit passionnant et haletant, qui se lit comme un roman d'aventure. C'est d'ailleurs une aventure, sans doute une des plus belles et des plus exaltantes de cette fin de siècle.

Le livre est paru en 83. Il est possible qu'il soit devenu difficile à trouver dans vos librairies habituelles, mais on peut toujours le commander à GREENPEACE, 3 rue de la Boucherie, 75005 PARIS.

Prix: 80F + 19F de frais de port.

MANGUY



Greenpeace-France c'est, aussi, bien d'autres livres très importants, pour les enfants ou pour les adultes, pour informer et pour éduquer, pour le plaisir des yeux également. Au 3, rue de la Bûcherie, vous passerez toujours pour quelque chose, image-message, information de dernière heure et l'encouragement que votre venue constituera.

NOUVEAU ! 30 BADGES NITASSINAN !



Couleurs: 1 à 20: noir/blanc + pastels - 21 à 30: sépia (marron)/ivoire



Commandes: 50F les 6 ou 100F les 15 à CSIA BP 110.08 75363 Paris cedex 08



LEONARD PELTIER:
dernières nouvelles!

La Commission espagnole des Droits de l'Homme vient de lui décerner à Madrid le Prix International des Droits de l'Homme, "en tant que défenseur du droit à la terre de son peuple, et garant de la culture indienne en Amérique". Sa fille Marquita se rendra en Espagne accompagnée d'une délégation indienne afin de recevoir ce prix officiellement. Quel encouragement pour nous tous!

Nous apprenons par ailleurs que Leonard Peltier doit subir à l'oeil une opération assez inquiétante... En attendant NITASSINAN N°10, pour avoir les dernières nouvelles, nous adresse une enveloppe timbrée, ou contacter: International Office of the Leonard Peltier Defense Committee: Steve Robideau Director -816/531-5774 PO Box 6455 Kansas City -Kansas 66106 USA



Ils appelaient ça "une voiture"... Quand ils moururent de soif, tout le reste finit ainsi.

A.K.U. NOTES

"URUBAMBA": un précieux rayon où trouver, dans le domaine qui nous intéresse, d'excellents livres en anglais.

C'est au 4, rue de la Bûcherie 75005 (tél. 4354.08.24)

"UK'AMAU" SUR RADIO LIBERTAIRE: une excellente émission menée avec beaucoup d'honnêteté et de grandes compétences sur l'Histoire, les cultures et les luttes des Peuples Indiens... Alors tous à vos cassettes pour nos amis de province!

C'EST UN DIMANCHE SUR DEUX, DE 18h30 à 20h30 (89.4 MHz)

Renseignements: 145, r. Amelot 75011 (tél. 48 05 34 08)



Désolés, pur accident... il semblerait qu'on vous ait établis sur un terrain... de la C.O.A.L!

A.K.U. NOTES

POUR ENCOURAGER LA DIFFUSION...ET LA PARUTION FUTURE DE "NITASSINAN", une offre à compter du 1.1. 1987 : POUR 3 ABONNEMENTS GROUPES, UN 4° GRATUIT!!!



DEJA PARUS ET DISPONIBLES : _____

- | | | | |
|-------|------------------------|-------------------|-----------|
| N°1 : | CANADA - USA | (GENERAL) | Epuisé!!! |
| N°2 : | INNU, NOTRE PEUPLE | (LABRADOR) | |
| N°3 : | APACHE - HOPI - NAVAJO | (SUD-OUEST USA) | |
| N°4 : | INDIENS « FRANCAIS » | (NORD AMAZONIE) | |
| N°5 : | IROQUOIS - 6 NATIONS | (NORD-EST USA) | |
| N°6 : | SIoux - LAKOTA | (SUD-DAKOTA, USA) | |
| N°7 : | AYMARA - QUECHUA | (PEROU - BOLIVIE) | |
| N°8 : | PEUPLES DU TOTEM | (NORD-OUEST USA) | |

PROCHAIN DOSSIER :

**PEUPLES
INDIENS**



**DU
GRAND NORD**

abonnement

commande

BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE COMMANDE A RECOPIER

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants: n°..., n°...

-Abonnement ordinaire: 100F n°..., n°...

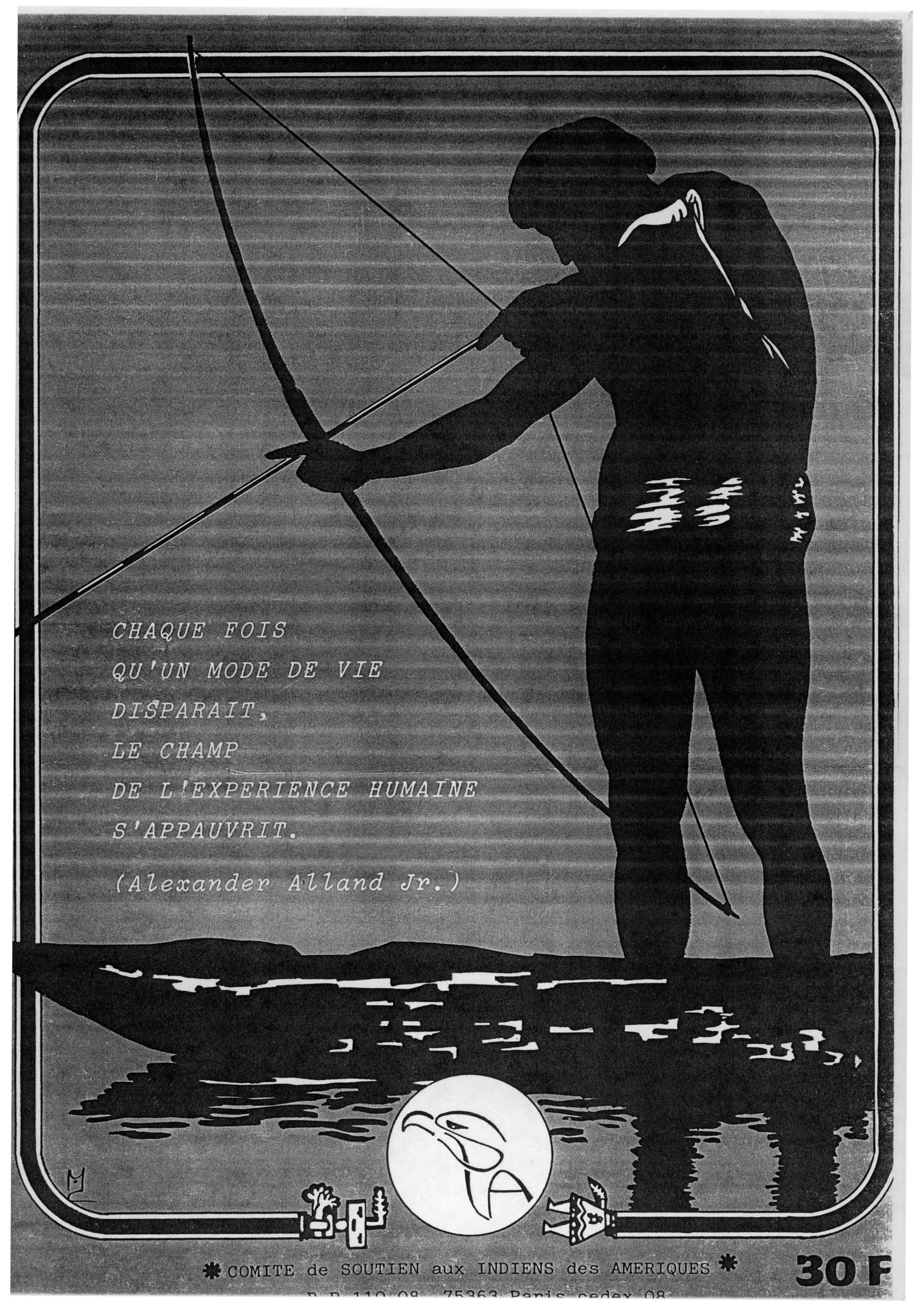
de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ...exemplaires (22F pièce à partir de 5 exemplaires et 20F à partir de 10).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé

à C.S.I.A./B.P.110-08 75363 Paris cedex 08 Date: Signature:



CHAQUE FOIS
QU'UN MODE DE VIE
DISPARAIT,
LE CHAMP
DE L'EXPERIENCE HUMAINE
S'APPAUVRIT.

(Alexander Alland Jr.)

